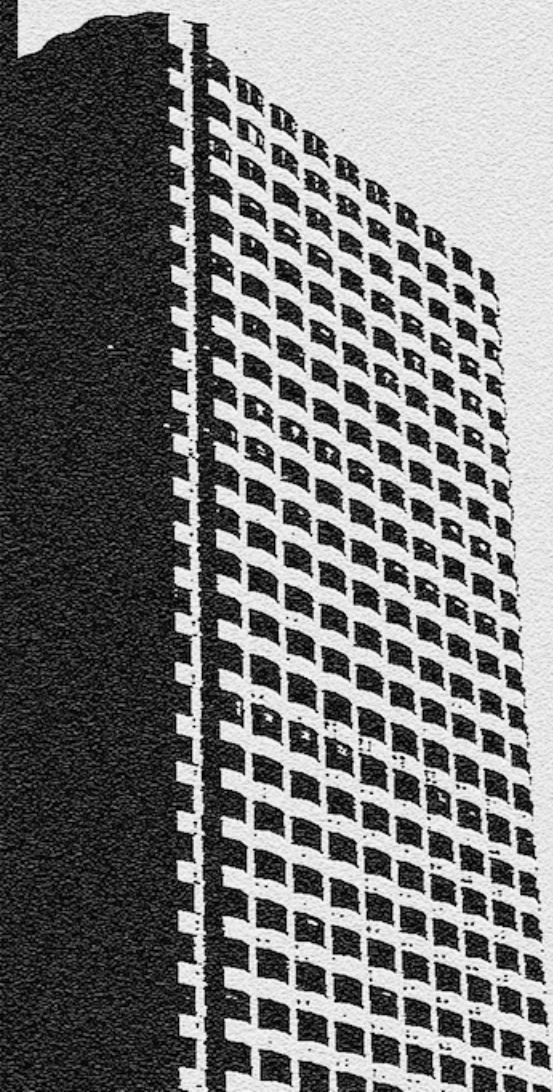




NUMÉRO

33

[Lsolé]



17
TEXTES
COURTS



ISOLÉ

Revue Squeeze numéro 33

SOMMAIRE

<i>À l'écoute de la ville</i> de Jean Pézennec	2
<i>Gueule de bois</i> de Gaston Vieujeux	8
<i>Vacuum</i> de Luna Baruta	9
<i>Brève étude de l'isolement en 5 chapitres</i> de Cyril C. Sarot	15
<i>J'aimerais être seule mais nous sommes plusieurs à parler dans ma bouche</i> de Gaëlle Guillet Sariols	23
<i>Comment je suis devenu en partie la réincarnation de la moitié d'un canard</i> de Lawrence Sutton	25
<i>Cuivré</i> de François Fournet	31
<i>Le demi-individu</i> de Florian Boyer	41
<i>[Poème sans titre]</i> de Stefano Bottero	52
<i>Le cri du boulon</i> de Pierre Brignon	53
<i>[Haïku]</i> de Philippe Minot	64
<i>La tête sous le nuage</i> de Marion Corvez	65
<i>Il y a plus de choses dans le ciel</i> de Goliathus	73
<i>Été</i> de Louba Astoria	85
<i>L'impasse</i> de Chistophe Siébert	86
<i>Scanner les nuages</i> d' Emilie Woestelandt	94
<i>[Sans titre]</i> d' Anne Barbusse	101



Les auteur·e·s	103
Ours	108

À L'ÉCOUTE DE LA VILLE

Jean Pézennec

Neuf heures du soir. Un appartement anonyme dans le centre de Nantes. Le début de ma permanence à SOS-Amitié. On est en novembre, dehors il fait nuit noire. Je tire les rideaux, m'assois devant le bureau sur lequel est posé le téléphone, et j'attends. Pas un bruit dans l'immeuble, l'obscurité dans l'appartement, juste sur le bureau le rond de lumière d'une petite lampe. Et moi, à l'écoute de la ville.

Je n'attends pas longtemps. La sonnerie du téléphone. Une femme d'une soixantaine d'années, vivant seule depuis trente ans.

« Je crois que j'ai été seule toute ma vie. Il y a des gens comme ça qui sont toujours seuls. Depuis quelque temps, je pense beaucoup à tout ce qui s'est passé dans ma vie. Tout ce qui s'est passé dans ma vie, ça a été moche. J'aimerais bien en parler. Mais je ne sais pas... C'est difficile. La souffrance, on la vit seule. On est seule dans la souffrance comme on est seule dans la mort. Ce qui veut dire qu'on est beaucoup seule, finalement... »

Puis un jeune homme de vingt-sept ans, paralysé. L'élocution un peu embarrassée. Il a bu, sans doute. À moins qu'il n'ait pris des médicaments.

« J'ai un problème. Je suis paralysé. Et je me sens seul. Je suis dans un chariot depuis l'âge de dix ans. J'en ai marre, depuis le temps. Un soir ça va, le lendemain *pft* ! c'est terminé. Ça m'énerve. Je deviens méchant. Je suis paralysé mais je suis très méchant. Ça ne fait rien si je pleure ? »

Puis une jeune femme en dépression.

« Mon problème, c'est une déprime qui va en s'aggravant. Je crois que je n'en sortirai jamais. J'ai l'impression de n'avoir aucune énergie. Je ne vois plus personne. Je ne sors plus. Je sais que, quand on est en dépression, c'est la chose à ne pas faire mais je ne peux pas faire autrement. Il y a quelques mois, j'arrivais encore à aller de temps en temps à droite et à gauche. Mais quand vous vous sentez aussi mal dans un endroit que dans un autre... Je n'ai plus de courage. Je ne réponds pas au téléphone, je n'ouvre pas la porte quand on sonne. Je suis comme un chiffon. »

Minuit. Une pause. Je vais boire un verre d'eau à la cuisine. Presque tout de suite, à nouveau la sonnerie du téléphone. Un homme de trente-cinq ans, solitaire.

« Pour moi... pour moi malheureusement, c'est une vie de foutue. Je m'en rends compte maintenant mais hélas ! il est trop tard. Mes copains sont mariés depuis longtemps, je les vois plus très souvent, hein ? Chacun a sa petite vie son travail ses enfants, on s'occupe pas des autres, hein ? La vie, c'est ça. Celui qui réussit, tant mieux, celui qui réussit pas, ben tant pis pour lui. Quand j'avais vingt-cinq ans, j'étais heureux. Mais depuis un an ou deux, c'est pas brillant. Les années ont passé tellement vite. J'ai pas vu les années passer. Je rencontrerais quelqu'un, je serais plus heureux, plus épanoui. Mais là, c'est vraiment dur. »

Ensuite une femme d'une quarantaine d'années, qui pleure presque tout au long de l'appel. Divorcée, seule avec quatre enfants, des journées qui, avec son travail à l'extérieur, commencent à cinq heures du matin pour se terminer à dix

heures du soir.

« J'en ai marre de la vie. Je voudrais mourir. J'ai un père qui va mourir d'un cancer du pancréas, je voudrais être à sa place. Pour l'instant, ce sont mes enfants qui me retiennent. Il y en a qui se suicident, je les comprends. Vivre pour quoi ? Il n'y a rien de bon dans la vie. J'en ai marre. La seule chose que je peux vous dire, c'est que j'en ai marre. Pourquoi vivre ? Pourquoi vous forcer à vivre quand vous ne voulez plus vivre ? »

Une heure du matin. Une accalmie. J'en profite pour remplir les fiches statistiques. Les petites croix rassurantes dans les cases. Durée de l'appel : trente à quarante minutes. Sexe : masculin. Âge : trente à quarante ans. Sujets abordés : solitude, problèmes sexuels. Dans la rue, une voiture s'arrête, une portière claque puis le silence revient. Juste le chuchotement de la pointe de mon stylo-bille, qui continue à faire des croix dans les cases.

La sonnerie du téléphone me fait sursauter. À nouveau une femme dépressive. Suivie d'un homme qui se dit malade mental. Puis d'une femme angoissée. C'est reparti jusqu'au matin. Le rond de lumière de la petite lampe, moi devant le bureau et, sortant du téléphone, montant de la ville, le chœur des solitudes et des plaintes nocturnes.

« Si vous saviez comme on peut se sentir seule... Pas uniquement par le manque de présence, seule aussi dans la foule. Je me pose tellement de questions sur le but de ma vie. Pourquoi faut-il vivre ? Vous croyez que c'est utile de vivre ? Même dans mon cas ? Quand on n'a pas de but ? Oh ! cette incapacité que j'éprouve à m'intéresser à quelque chose. C'est comme si la vie était dans un sac, que je la regardais mais que j'étais à l'extérieur du sac et que je ne savais pas comment entrer pour participer. »

« J'en ai assez de passer par tout ce par quoi je passe. J'en ai assez d'être toujours dans des orages intérieurs qui me séparent

de plusieurs kilomètres de gens qui se trouvent à cinquante centimètres de moi. J'en ai assez de vivre dans quelque chose qui est mon rêve, qui est mon imagination. Il y a une pièce de Calderón qui s'appelle *La vie est un songe*. J'aimerais bien la lire, cette pièce, d'après le titre. »

« C'est plus fort que vous, vous savez, l'envie de mourir. C'est une force qui vous pousse. J'y pense depuis hier après-midi. C'est une maladie. J'en ai marre de voir les gens. J'en ai marre de voir le jour. J'en ai marre de tout. Depuis hier, c'est impensable comme j'ai une envie de mort. Comme j'ai envie de dormir, de dormir toujours. »

« C'est pas possible que ça continue comme ça, qu'il continue à me frapper comme ça, à me donner des coups de pied et tout. J'ai presque plus de cheveux. Il m'a tout arraché. Oh ! si vous saviez tout ce que j'endure. Quand il est énervé, il rentre à la maison et directement il me frappe. Je lui dis : *Ben, qu'est-ce que t'as ?* Il me dit : *De toute façon, tu le sais bien...* Là, depuis une semaine, tous les jours, c'est une flopée. Il m'a pété une varice que j'avais. Il m'a fait traîner par terre pour que je lui dise Monsieur. Il m'a tapé la tête contre le mur. Depuis, j'ai des maux dans la tête. J'ai peur, j'ai peur de lui. C'est pour ça que je ne pars pas. »

« J'en ai marre. J'en ai marre d'avoir mal comme ça. Deux ans que je suis divorcé et c'est tous les soirs pareil. J'arrive pas à le supporter. Ma femme est partie et mes trois gamins, mes trois petits bouts de chou sont pas là et... Tu vois, je fais du rugby, au point de vue physique, je sais ce que c'est que d'avoir mal, mais d'être tout seul, c'est dix fois pire. Ça fait mal mais mal ! Dans la journée je tiens le coup. Je suis chef de rayon dans un magasin, il y a du boulot continuellement. Mais c'est le soir. J'en ai marre. J'en ai marre de chialer. »

« Vous savez qu'on peut se sentir très seule même quand on est mariée ? »

« Souvent je rentre chez moi après le boulot, et presque

aussitôt je ressors juste dans le but de parler à quelqu'un dans la rue. Puis, finalement, je rentre encore un peu plus paumé. »

« Je crois que la pire des prisons, c'est la solitude et le silence. »

« C'est la nuit le plus dur. Quand on ne dort pas. C'est angoissant quand on ferme les volets. Malgré les médicaments je n'arrive pas à dormir. J'attends. J'attends. Ça fait trois mois que mon mari est mort et ça fait trois mois que je suis dans les nuages, que je suis dans le vague, que je suis dans le doute. »

« Quand j'ai des angoisses, comme ça, le soir, il m'arrive aussi d'aller aux arrivées des trains. Alors que je n'attends personne. Je regarde les gens qui arrivent, je reste dix minutes puis je rentre chez moi. »

« J'ai quarante ans mais j'ai l'impression d'avoir fait un très long chemin et d'être arrivée au bout. J'ai entendu ma mère un jour. Elle a dit : *C'est long, la vie*. Elle n'a pas voulu le dire mais c'est sorti. *C'est long, la vie* qu'elle a dit. Et moi je pense la même chose. C'est long, la vie. Surtout quand on a un problème avec les autres. Quand on n'arrive pas à communiquer. »

« D'être seule à élever mes enfants, ce n'est pas rose. Je n'aime plus mes enfants, c'est ça qui est le pire. Je n'ai plus envie de rentrer chez moi. Je fuis la maison. Je vais courir en ville. Je marche, je marche. Je suis vraiment trop en dehors de la maison, mais c'est plus fort que moi. Pour moi, il n'y a que courir, courir, courir. »

« Le soir, quand vient le moment d'aller au lit, je suis toujours très angoissée. Je suis une vieille dame de soixante-quinze ans. Quand on s'approche de la fin, on y pense beaucoup. J'y pense de plus en plus. J'ai eu un enfant que j'ai perdu. Son anniversaire tombait le 27 octobre. Et cette année, je l'ai vraiment vécu seconde par seconde. Alors, j'ai pris mon journal intime et j'ai raconté tout ce qui s'est passé au moment de mon accouchement. C'est peut-être un signe,

c'est peut-être que ma vie est terminée. Je n'ai même plus envie de voyager. Je vis avec mes souvenirs. Quand on écoute les grands savants, ils sont tous ou presque tous convaincus que la vie ne s'arrête pas comme ça. Je ne sais pas. J'aimerais tellement savoir que je retrouverai mon petit garçon. C'est tellement difficile de croire, mais c'est tellement difficile de ne pas croire. »

Huit heures du matin. Je sors de l'immeuble, m'assois au volant de ma voiture, prends la direction de mon lieu de travail. Je retrouve le soleil, les embouteillages, les automobilistes énervés qui klaxonnent, les bus et les tramways bondés, la foule pressée sur les trottoirs, bref la vie. La vie ?

GUEULE DE BOIS

Gaston Vieujeux

c'est un vieil arbre sec
à la fin de l'automne
plus de nid plus de bec
plus d'ombre qui bourdonne

sentant le vent venir
comme tant avant elle
il a laissé partir
sa feuille la plus belle

et le voilà tout nu
tout seul et tout tordu
aux portes de l'asile

encombré de ses bras
blotti dans l'embarras
des êtres inutiles

VACUUM

Luna Baruta

On nous l'a annoncé par courrier mais bien sûr, nous, au début, on n'a rien compris. L'état de M'man n'avait rien à voir avec Alzheimer. En fait – c'est ce qui était écrit – on avait fait le rapprochement entre les Vacuumclean et les pertes de mémoire, les *états d'hébétude* comme ils disaient. La lettre ne précisait pas qui était le *on* et combien de temps on avait mis à comprendre. *On* assurait que les Vacuumclean avaient été retirés de la vente et que nous avions droit à une indemnité. P'pa a passé la main dans sa barbe toute chiffonnée, presque aussi hébété que M'man, comme s'il existait un effet domino de la sidération. Depuis que M'man avait déraillé du ciboulot il perdait pied, en même temps qu'il développait une espèce de tendresse assez touchante bien que maladroite, du jamais-vu.

Ce soir-là, on a comme d'habitude regardé la *téloche* mais personne ne parlait du Vacuum. Pour la première fois, P'pa a essayé de me rassurer : *Regarde au supermarché, il y a toujours ces affichettes avec des produits à ramener parce qu'ils contiennent des salmonelles mais c'est vrai qu'on ne sait pas ce qui arrive aux gens qui ont mangé ces aliments, peut-être qu'ils sont dans le même état que M'man. J'ai*

rétorqué que M'man n'avait pourtant pas bouffé son Vacuum et il a lancé les gros yeux alors j'ai fermé ma bouche, même si je brûlais d'ajouter que j'avais moi aussi utilisé le Vacuum et que je n'étais pas là comme un robot avec les piles à plat. J'ai regardé M'man ; devant ses yeux s'étendait un voile, comme l'emballage plastique d'une barquette de viande.

Quelques jours plus tard, ça y est, c'était à la *téloche* et ça faisait tout drôle, un peu comme si on devenait connus ; bien sûr, ils ne montraient pas M'man mais pour une fois on parlait d'un truc qui se passait dans nos vies. *On* avançait des défauts de fabrication de certaines séries de Vacuumclean, un gaz toxique s'échappant de l'objet lorsqu'on le met en marche. Le gaz avait pénétré les conduits respiratoires et, à force de répétition, avait eu un impact sur le cerveau. Sur le plateau de l'émission, un grand neuneu chauve comme un gland de bite a lancé une blague que je n'ai pas comprise. P'pa a gloussé. J'essayais de me rappeler combien de fois j'avais utilisé le Vacuum. Je me sentais bizarre, avec des fourmillements dans les doigts. *P'pa*, je lui ai demandé, *t'as déjà utilisé le Vacuum ? Non*, il m'a répondu, *c'est vrai que non. Jamais.* — *Mais P'pa, si c'est un gaz toxique, tu crois pas qu'on serait tous impactés ? Et moi, moi je m'en suis déjà servi du Vacuum, alors quoi ?*

Une journaliste m'a coupé la parole : de ce qu'on savait, il n'y avait que des femmes touchées par le *syndrome Vacuum*. P'pa a éteint la *téloche* et est parti coucher M'man.

Le lendemain à l'école, la maîtresse, qui n'a pas sa langue fourrée dans le cul du patriarcat, nous a fait un cours sur la division genrée des tâches ménagères. À la fin de la journée, je lui ai confié ma pétoche sur mon devenir de robot-sans-piles. La maîtresse a su me rassurer : de tous les cas recensés, il n'y avait que des femmes adultes, *pas des petites filles comme toi, tu peux dormir tranquille*. Dans le doute, elle conseillait le balai. *Et puis, qui sait*, a-t-elle ajouté, *peut-être que c'est*

passager cette histoire, un peu comme la grippe.

À la *téloche* avec P'pa, *on* nous en a appris un peu plus : non seulement il n'y avait que des femmes touchées mais, d'après les statistiques, il ne s'agissait que de femmes mariées ! P'pa a couvert les voix des présentateurs en se remémorant leur mariage : M'man avait été malade pendant la nuit de nocces !

On a frappé à la porte. Des types venaient récupérer le Vacuum. D'entrée, ils ont prévenu : *pas besoin de nous engueuler, on n'est que des employés d'une boîte externe, on n'a rien à voir avec cette histoire, on n'est pas responsables.* P'pa a demandé si on aurait affaire aux responsables mais les types ont haussé les épaules et embarqué le Vacuum, sans gant, sans protection.

*

Cette foutue certitude que tout déraile, que tout se barre en couille, sans évidemment pouvoir gueuler à la petite de se la fermer avec ses questions, ou d'assommer ces pauvres types qui n'y seraient soi-disant pour rien. Je veux juste qu'on me rende ma femme.

Depuis l'incident je passe mon temps sur Internet. Au bureau. À la maison. Dans la rue. Je scrute, je dissèque, je *scrolle*. Je cherche à comprendre. J'en ai besoin, désespérément. Je n'arrive plus à travailler, me voilà dans le viseur des RH, moi qui ai tout fait pour ce boulot. Et ça fait deux jours que cette folle rumeur est née. Tellement dingue que je ne l'ai même pas relevée la première fois. Puis il y a eu des *retweets* en masse. Puis il y a eu les témoignages des agents des déchetteries. Ils ont commencé à entendre des voix. Pas un pauvre mec qui décompense, non. Les uns après les autres, on leur chuchotait des choses et, lorsqu'ils tendaient l'oreille, lorsqu'ils se concentraient sur la provenance du son, ça venait de ces foutus

Vacuumclean, ça venait de l'intérieur.

J'ai vu les vidéos. Bien sûr, je traverse des épreuves qui peuvent affecter mon analyse, mais je n'en suis pas pour autant devenu stupide : je garde un parfait sens critique. J'ai regardé des dizaines de ces vidéos virales. J'ai regardé, écouté les commentaires de ces vidéos, les commentaires des commentaires, les analyses de ce qu'on y entend ou croit y entendre, les enregistrements de ces étranges paroles chuchotées.

Des voix de femmes. Des voix de femmes sortant des ventres des aspirateurs, s'en échappant comme un souffle. Des voix aiguës et des voix graves, autoritaires ou douces, des dizaines de voix, chacune dans sa machine, dont les phrases étaient presque toujours coupées, comme si le réseau manquait – mais quel réseau ?!

Et alors, je l'ai entendue. J'ai entendu ma Jeanne. Sa voix sucrée, je la reconnaissais mais elle était brouillée et sèche, si sèche, comme ses jours de caprices. Et j'ai entendu mon nom ; elle le prononçait. Je l'ai entendu mais au lieu d'en être soulagé ou heureux, une indicible angoisse m'a saisi, une terreur totale. Non seulement ma Jeanne se trouvait physiquement à quelques mètres de moi dans la cuisine tandis que sa voix provenait de l'écran, provenait du Vacuumclean dans l'écran, mais aussi la Jeanne que j'entendais parlait d'un ton définitivement hostile et menaçant.

Tout ça est impossible.

*

Ça, c'est nouveau, M'man ronfle même quand elle ne dort pas. Des fois, elle toussote comme un chiot, j'ai peur qu'elle s'étouffe. L'autre jour, elle est tombée par terre et, quand je me suis précipitée pour la relever, elle restait la tête dans le

tapis en grognant, on aurait dit qu'elle voulait glisser son nez sous le canapé. Quand j'ai enfin réussi à la redresser, tout son visage était couvert de poussière. Elle en avait aussi dans la bouche, elle voulait l'avaler. P'pa est devenu très gris avec tout ce qu'il se passe, sa peau s'émiette, ça s'appelle du prurit.

*

Quelqu'un peut-il expliquer comment les pensées des femmes mariées se retrouvent captives dans le dernier modèle des aspirateurs Vacuumclean ? Pourquoi elles commencent toutes à physiquement ramper pour lécher la poussière, n'importe où elles se trouvent ? Pourquoi les aspirateurs qui contiendraient leurs pensées explosent-ils peu à peu, créant des accidents dans les usines de traitement des déchets ? (cf. lien) Est-ce que cela ne ressemble pas à de petits attentats ? Vraiment, personne ne peut expliquer ça ? Vraiment ? VRAIMENT ?

Je ne sais pas ce que l'institutrice de la petite insinue sur Internet en postant un tel message. Il y a eu des explosions. Les témoins ont entendu des choses. Des choses horribles. Des histoires d'agressions, de vies brisées. Les voix des femmes résonnent dans les Vacuum et ceux qui les entendent sont interrogés. Où se trouve l'esprit de Jeanne ?

Hier, j'ai pris sa tête entre mes paumes, je cherchais son regard. Elle a essayé de me mordre ! Pas exactement une morsure, c'est comme si elle aspirait ma joue très fort, à cet endroit maintenant j'ai une grosse tache sombre. Que pourrait-elle raconter sur moi ?

*

Je rentrais de l'école. Ils étaient plantés devant la porte d'entrée, tambourinant à la porte plus fort que nous sur les tamtams de la classe de musique. Je leur ai ouvert avec ma clé.

Le salon était tout noir mais on entendait des drôles de bruits. Un grand monsieur a allumé et alors on l'a vue, M'man, elle était penchée sur un drôle de truc informe, le visage plongé dedans. Ce n'est qu'après que j'ai reconnu P'pa mais en fait il ne restait que son costume trois-pièces et à la place de son corps c'était des moutons, des centaines de grosses peluches.

M'man a levé son visage camouflé par la poussière mais j'ai vu ses yeux et je suis sûre qu'ils souriaient.

*

Nous récurons les outrances.

Nous lavons les injustices.

Nous aspirons à autre chose.

Nous sommes parties.

Nous sommes ailleurs.

Poussière ;

Tout redeviendra poussière.

BRÈVE ÉTUDE DE L'ISOLEMENT EN 5 CHAPITRES

Cyril C. Sarot

Qui se compose comme suit :

Chapitre 1 : Isolé dans sa mare.

Chapitre 2 : Isolé dans sa compétence.

Chapitre 3 : Isolé dans sa chute.

Chapitre 4 : Isolé sur son île.

Chapitre 5 : Isolé dans sa flemme.

Chapitre 1

On ne saurait dire quand ni comment cet hippocampe s'est éloigné des autres hippocampes. Eux vivent dans des eaux tropicales, au cœur des océans. Lui endure sa triste et vaine existence dans une mare. Dans la Nièvre. Au nord du département. Le seul de son espèce. Perdu dans son trou d'eau. Malheureux et grelottant de froid – c'est que les hivers parfois sont rudes dans le Nivernais septentrional.

La mare a été creusée il y a longtemps, devant une ferme aujourd'hui décatie. Un vieillard aux allures de pécore y veille sur un semblant de basse-cour, bougonnant et parlant le plus

souvent à ses bêtes dans le patois du coin. L'hippocampe survit comme il peut dans ce marigot infect, seul et déprimé. Il traîne son spleen dans des eaux troubles et vaseuses. Quand ses congénères évoluent parmi les coquillages, les méduses phosphorescentes et les raies majestueuses, les poissons multicolores comme les dalles des églises où tombe la lumière colorée par les vitraux, les récifs et les sirènes, lui nage au milieu des plumes de canard et des fientes. Ces anatidés stupides, au début ses prédateurs, n'essaient même plus de l'attraper dans leur bec : méprisants, hautains, ils n'ont pour lui qu'une vague indifférence, une tolérance sans affect. Ils passent leur temps à des allers-retours d'un bout à l'autre de la mare, inutiles et bruyants, battant leurs pieds palmés en cancanant telles des commères avides de scoops et de ragots à la sortie de la messe (on aimerait que leurs palmes soient accompagnées d'un tuba, qui leur clouerait un peu le bec).

Afin de combattre l'ennui, l'hippocampe doit s'inventer des distractions. Isolé dans ces eaux désespérément mornes, il projette son imaginaire hors de la mare. Il se rêve en champion olympique de saut d'obstacles. En étalon noir, en *Quarter Horse* élégant, en pur-sang reproducteur. Il compose pour lui-même de longs poèmes épiques où il se représente en fier destrier d'un empereur byzantin. Il se voit galopant et ruant à l'avant-garde des troupes sur les champs de bataille de Thessalonique et Syracuse. Il s' imagine aussi en tireur de calèches ou forçat des labours. S'il ressent le besoin de s'éloigner plus franchement de sa nature et s' imagine en humain, c'est couteau à la main et traces de sang sur la lame, puis proposant sa marchandise et tenant stand sur les marchés de la Nièvre en vendeur-producteur de terrines, mousses, grattons, fritons, confits, magrets, pâtés, tartinades et foies gras de canard (sûrement par désir de vengeance).

À force d'entendre le vieux paysan parler à ses bêtes et soliloquer en venant pisser tous les soirs à la tombée du jour

dans la mare (un jus épais, un dégoût de vidange albumineuse et d'urée), il a fini par apprendre le patois du Nivernais. Il a même atteint un niveau d'expert en patois de Chaulgnes et patois morvandiau, langues vernaculaires dont le sabir du vieux pécore est un savant mélange. Si les choses étaient mieux faites, il serait tout à fait envisageable qu'il fasse la classe et enseigne à des jeunes gens du coin désireux d'apprendre, de devenir à leur tour des passeurs et de travailler à la préservation d'une part de leur identité et du patrimoine local. Les cours auraient lieu le soir, une ou deux fois par semaine. Les élèves s'assiéraient autour de la mare, attentifs et studieux, pour recevoir l'enseignement du maître. Puis ils l'écouteraient dissenter, en linguiste érudit, sur l'adoucissement des gutturales et des labiales ou le grand emploi des chuintantes.

Or le monde ne tourne pas rond. Ni cours du soir ni élèves. La plupart du temps, l'hippocampe est sujet à la déprime et au désœuvrement. Il se tient droit, sans bouger, comme figé dans l'ennui. Prisonnier de cette masse d'eau stagnante, sans courant, dépourvue de mouvements (hormis ceux provoqués par les battements des canards, ces palmipèdes imbéciles et braillards), il ressemble à un cheval de bois immobile, hébété, cloué sur place et interdit à la bascule.

Seuls les hennissements d'un percheron enclos dans un pré à proximité de la mare lui amènent un soupçon d'apaisement. Comme un écho fraternel, une substance familière. Une résonance amie. Une petite goutte de réconfort dans sa solitude subaquatique.

Chapitre 2

Il exerça plusieurs métiers : équarrisseur du verbe, éborgneur de cyclopes, redresseur de coups tordus, gitan rempailleur de rêves, dresseur de mérules, modeleur de planètes, conseil en

modernisation des moutardes à l'ancienne, marathonien des sables, éventreur de gibecières, enculeur d'escarmouches, évideur de doudounes, affûteur d'angles droits, coach de vie pour tueurs en série velléitaires ou névrotiques, rédacteur d'épitaphes, montreur d'oursins, assécheur de poules d'eau, installateur d'alarmes sur poètes à subventions, randonneur d'intérieur, polisseur de pleine lune, psychothéra-pleutre, marin-pêcheur en méga-bassines, peintre étrusque, baleinier sur la Couze Pavin, vendeur de portes en porte-à-porte, désamianteur de yourtes, crieur d'épithalames, dompteur de puces de lit, taxi-brousse à Paris-La Défense.

Toujours le seul dans son domaine.

Chapitre 3

Pire qu'une vie de chien, de galère ou de merde : une vie d'atome.

Accablement, ennui, errance et solitude : c'était là l'essentiel du programme. Passer la totalité de son existence dans un néant. Ne connaître de la vie que le désert qu'on traverse. Ne rien savoir des autres, de ses semblables, être ignoré soi-même de ses compagnons d'infortune. L'atome connaissait le déprimant destin des parallèles qui ne se rencontrent jamais : une éternité à tomber droit, sans jamais croiser personne. Imaginez la chute d'un suicidé qui n'atteindrait jamais le sol, son angoisse éternelle, sa peur figée dans le temps : c'était le lot et la destinée de l'atome. Impossible dans ces conditions de faire un peu de place aux autres auprès de soi. Aucune liberté quant à la marche à suivre et la direction à prendre. Il se sentait isolé dans sa chute, comme prisonnier d'une gamelle sans fin. Au moins la goutte de pluie tombant en parallèle aux autres pouvait espérer les rejoindre dans l'océan : lui n'avait pas même l'espoir d'une rigole ou d'une flaque. Comment

envisager le bonheur quand on se sent ficelé à l'inéluctable ? L'atome paraissait vaincu, condamné à son sort, voué au désespoir et à la solitude. Il se savait mutilé, privé de quelque chose : certains cherchent l'effacement de soi, lui était obligé de vivre avec l'effacement des autres.

Heureusement, la rébellion. Il eut un jour la force de transgresser la règle. De désobéir à cette pesanteur de plomb, à cet ordre des choses inscrit en lui et sa nécessité aveugle, à cette voix intérieure qui lui promettait chaos et catastrophes s'il déviait de sa course. C'est alors qu'il osa. Qu'il eut ce geste fou et kamikaze : il provoqua une infime inclinaison de sa trajectoire. Une déviation subite, une minuscule embardée. Il suffit de cet écart, de ce petit pas de côté pour que l'atome rencontrât un autre atome (quel bonheur de se découvrir un semblable !), qui en rencontra lui-même un autre, puis un autre, puis de proche en proche quantité d'autres, dans la joie des retrouvailles, la soif de l'autre, l'exaltation de ceux qui ont tant souffert d'être seuls et brisent enfin leur solitude ; dans la frénésie de ces instants particuliers où tout devient possible ; dans l'excitation du moment, l'envie de se voir, de se toucher, de s'embrasser, se caresser ; dans l'élan fraternel, l'altérité nouvelle, le carambolage des sens, l'expérience du désir ; dans la fièvre des corps qui s'entrechoquent et se mélangent.

(Il est des privations si douloureuses, des frustrations entretenues depuis si longtemps, qu'elles donnent lieu à des appétits dignes des orgies les plus fastueuses et dépravées.)

De ce petit décalage imprévu, de ce courageux clinamen naquit la matière, la vie, le monde, la beauté. Mais aussi la Suze-cassis, l'égout, le management d'entreprise, la cervelle d'agneau, la douve du foie, le scorbut, les préfectures et les commissariats de police.

Chapitre 4

Cette nuit, la maison de mes beaux-parents s'est transformée en île déserte. Mon épouse (Sylvie) et moi-même sommes venus pour passer le week-end. Je me suis levé vers deux heures du matin pour aller chercher un verre d'eau dans la cuisine et, à peine sorti de la chambre, j'ai manqué marcher sur la queue d'un iguane. Il m'a regardé en tirant sa petite langue bifide, comme un gamin stupide, mal élevé et fier de lui, arrogant à l'en biffer, puis il a repris son chemin. Je l'ai suivi en direction du salon ; enfin, ce qui était le salon hier encore, vers minuit, au moment du coucher. Un cocotier surmonté d'une large couronne de feuilles s'élevait à la place de la belle horloge en bois de noyer. La table basse et le canapé avaient été remplacés par un désordre de roches. Plus aucune trace du guéridon sur lequel reposait une grande soupière en porcelaine hideuse, mais un beau palmier en fleur. Le sol était recouvert de feuillages et de lianes au milieu desquels j'ai cru distinguer l'ondulation d'un serpent. Plus de plafond au-dessus de ma tête (ni de lustre imitation cristal), mais un grand ciel bleu où brillait un soleil de plomb.

Je me suis dirigé vers ce qui aurait dû être la cuisine pour déboucher sur le haut d'une falaise, d'où j'ai pu distinguer une plage en contrebas. Je suis descendu par un genre de sentier – peut-être les escaliers qui menaient à la cave ? – pour arriver sur une grève de sable gris.

À ce moment-là, je l'admets, j'ai commencé à paniquer. L'aspect sauvage de cet environnement nouveau ne me disait rien de bon. J'avais soif mais ne me sentais pas le courage de partir à la recherche d'une source d'eau potable – récolter les eaux de pluie m'aurait pris trop de temps. D'après ce que je pouvais voir, il n'y avait aucun signe de présence humaine. J'étais seul, avec l'esprit embrumé du naufragé sur cette île inattendue, cette terre inconnue, hostile, qui m'effrayait

réellement. L'aventure, l'isolement, la lutte pour se nourrir et pour survivre : très peu pour moi ! Je ne me suis jamais senti l'âme d'un Robinson, plutôt celle d'un aventurier du quotidien légèrement pantouflard qui aime bien retrouver ses habitudes le soir quand il rentre à la maison, sa petite vie et son chat, son train-train et Sylvie, le câlin en arrivant, le bisou sur la bouche, l'amour de temps en temps, le journal de 20 h, le film à la télé, le poulet du dimanche et nos repas en tête-à-tête accompagnés du petit vin de pays que je touche à un bon prix chez mon copain caviste (putain, quelle soif !).

Je me suis assis sur la plage, à contempler la mer dans l'espoir d'un bateau. Des oiseaux de toutes sortes survolaient des eaux bleues plutôt calmes et mêlées de vert. Au bout d'une petite heure, j'ai commencé à m'emmerder. J'ai décidé de rebrousser chemin, de grimper le sentier, de retraverser la cuisine et le salon – en passant, j'ai eu la présence d'esprit d'apaiser ma soif avec le lait des noix de l'horloge-cocotier, que j'ai éclatées sur le tranchant des pierres du canapé-rocher – pour tenter de retrouver la chambre.

Par bonheur, j'ai aperçu la porte au milieu d'une végétation épaisse, un enchevêtrement de branchages et de feuilles. J'ai pénétré dans la chambre et me suis dirigé jusqu'au lit à tâtons, constatant avec soulagement que les murs étaient restés des murs, les meubles des meubles et qu'aucun feuillage ou entrelacs de lianes ne recouvrait le sol.

Je me suis glissé dans le lit, apeuré un instant par le grognement de je ne sais quelle bête sauvage qui semblait venir de sous les draps ; simplement ma femme qui ronflait.

Depuis je reste là, les yeux ouverts dans le noir, à me demander ce que je vais découvrir demain en sortant de la chambre.

Tout à l'heure, j'étais effrayé par l'île déserte, ses espaces vierges d'humanité, sa vérité brute, la perspective de la solitude et de l'isolement au milieu de la nature sauvage.

Or c'est maintenant, allongé à côté de Sylvie qui respire comme un moteur de tondeuse à gazon mal réglé, que je pense à demain où je retrouverai (peut-être) mes beaux-parents comme avant, leur gentillesse comme avant, leur hospitalité comme avant, leur maison comme avant ; c'est maintenant que je pense à la civilisation que je vais potentiellement rejoindre, à la vie de bureau, aux embouteillages en ville, aux voitures à la file, aux rendez-vous professionnels ; maintenant que je pense aux écrans omniprésents, aux ordinateurs portables, aux Smartphone, aux SMS, aux e-mails, aux groupes WhatsApp ; c'est maintenant que je me sens le plus seul.

Chapitre 5

Je n'aime pas le travail et il semblerait que ce soit grave. Je n'ai jamais croisé personne souffrant du même mal. Tout le monde autour de moi aime le travail, s'y consacre, le vénère, chante ses louanges. Moi, je n'aime pas. On a cherché à me guérir mais la greffe ne veut pas prendre. Les symptômes du rejet sont les suivants : éruptions cutanées, démangeaisons, fièvres intenses, diarrhées torrentielles (accompagnées de vomissements). Parfois, je me remplis de gaz jusqu'à doubler de volume et gonfler comme un poisson-lune. D'autres fois, je me roule par terre en hurlant des insultes en allemand. Je nique des morts et encule germaniquement des mères. Les plus hautes autorités se précipitent à mon chevet. Mon rétablissement est exigé et le diagnostic est sévère. On me met à l'isolement car on craint la contagion. Mon cas paraît sérieux. Un défi pour la médecine.

J'AIMERAIS ÊTRE SEULE MAIS NOUS SOMMES PLUSIEURS À PARLER DANS MA BOUCHE

Gaëlle Guillet Sariols

j'aimerais parfois qu'il n'y ait personne
que tout soit vide
immense

être
seule

PRENDRE DE LA PLACE
REGARDEZ-MOI COMME JE SUIS GRANDE COMME
J'EXISTE

mais à chaque fois que
j'ouvre la bouche

nous sommes mille voix à avancer dans la direction des roches
à choisir l'ensemble parce qu'il n'y a rien d'autre

nous sommes
quand je veux être

m

o

i

quand je prononce
le mot terre
j'ai des bouches dans ma bouche
j'ai des langues dans ma langue
j'ai des souffles dans mon souffle
j'ai des dents dans mes dents

quand je veux dire
je

ça fait

je je
jj

j

regardez comme

ça se décompose
ça ne tient pas dans une paume
ça ne tient pas en équilibre
ça se dissout dès qu'on le touche
ça s'éparpille

nous sommes
seules à plusieurs

et j'entends

nos crânes se cogner les uns contre les autres

COMMENT JE SUIS DEVENU EN PARTIE LA RÉINCARNATION DE LA MOITIÉ D'UN CANARD

Lawrence Sutton

Je m'étais à moitié endormi sur le capot quand j'ai vu surgir sa silhouette dans les phares de la voiture. O'Touta courait vers moi, nu, le regard fou de panique et se débattant avec ce qui semblait être un gros volatile. Une trouille bleue a galopé le long de ma colonne vertébrale, et j'ai beuglé de terreur avant que ne me revienne à l'esprit notre projet et que ne se dessine un semblant d'explication à cette vision d'horreur apocalyptique. O'Touta a hurlé « L'a un fusil c't'enculé ! », a ouvert la porte de la voiture et a balancé le canard sur la banquette arrière avant de bondir derrière le volant. « Monte !... Bordel de Dieu !!!... Ce barge va nous buter ! » J'ai plongé la tête la première dans la fenêtre ouverte et alors que mes jambes étaient encore dehors, il a écrasé l'accélérateur.

VRAOOOOOOMMMM !...

La voiture est partie en dérapant furieusement dans le chemin de terre, soulevant un terrible nuage de poussière devant la petite ferme...

BLAM ! BLAM !

Deux détonations ont résonné à travers les hurlements du moteur : « On nous tire dessus, nom de Dieu !... Dans quel bordel tu nous a foutus, putain?!

- Ce plouc a un fusil, j't'ai dit !
- J'veux pas crever, espèce de cinglé !
- Tu vas vivre... T'inquiète pas... Tu vas vivre...
- Va te faire foutre, Touta ! »

J'étais maintenant tout à fait réveillé et je comprenais bien ce qui se passait. Quelques instants plus tôt, au terme d'une banale beuverie, j'avais soudain eu faim et je m'étais mis à parler de confit de canard, de magret de canard et de toutes ces saloperies au canard qu'on mange dans le Sud-Ouest. O'Touta avait alors évoqué une ferme pas très loin où l'on pourrait sans doute trouver mon bonheur et m'avait traîné jusqu'à sa voiture en me promettant un festin.

Et voilà que je me retrouvais traqué par un fermier psychopathe, la tête en bas au milieu d'une tornade de cris et de plumes, fonçant à travers la nuit dans une bagnole conduite par le diable. *COIN ! COIN ! COIN ! COIN ! COIN !...* Le canard, dingue de peur et de rage, crachait du sang par un œil et un puissant jet de merde par l'autre côté : « Calme ce canard, Larry ! Il nous fait une crise d'angoisse... *COIN ! COIN ! COIN !...*

— Tu veux que je calme ce canard ?!... *COIN ! COIN !* Mais, bordel..., tu lui as tordu le cou, il est en train de claquer ! *COIN ! COIN ! COIN ! COIN !...*

— Il va saloper ma voiture... Calme-le, s'il te plaît... *COIN ! COIN ! COIN !...* Et toi aussi, calme-toi... *COIN ! COIN !...*

- T'es qu'un putain de barge, Touta ! »
- COIN ! COIN ! COIN ! COIN ! COIN !...*

La bagnole rebondissait sur les petites routes de campagne à plus de cent à l'heure, manquant de peu le fossé à chaque virage. Le canard était toujours aussi déchaîné mais nous nous étions débarrassés du fermier : aucune voiture ne nous poursuivait et nous n'entendions plus de coups de feu.

Nous sommes rapidement rentrés. La fête était maintenant

tout à fait terminée. O'Touta a attrapé le canard, a sauté de la voiture et s'est mis à rouler par terre tentant de maîtriser sa proie. Quelques secondes plus tard, l'homme avait triomphé de l'oiseau et revenait vers moi fièrement, une longue traînée de sang zébrant son crâne chauve : « C'est bon... J'ai achevé cette pauvre bête... Il fallait faire quelque chose... Elle souffrait.

— T'es un putain de saint, mec !

— Sois pas ironique, Larry. Tuer un animal n'est pas une chose anodine... Oublie pas que c'est pour toi que j'ai fait ça. C'est toi qui voulais manger du canard...

— J'ai failli me faire flinguer à cause de tes conneries ! Tu veux que je te remercie, bordel ?!... »

J'ai alors éclaté de rire et je l'ai pris dans mes bras. « Ah, putain ! Je t'aime, pauvre cinglé... » Je chialais presque de bonheur en serrant contre moi mon pote à poil et couvert de sang.

« Maintenant, qu'est-ce qu'on fout, Touta ?

— On va commencer par honorer cet animal... qu'il ne soit pas mort en vain...

— Tu veux le faire cuire où ?

— On va pas le faire cuire, Larry... On va lui ouvrir le ventre, en extraire son cœur encore chaud et palpitant, le partager et le manger.

— Arrête de déconner !

— Je déconne pas... On est allé affronter cette bête sur son territoire, on a bataillé fièrement et on a vaincu... On a failli se faire tuer, Larry. Maintenant, on va manger son cœur et prendre la force de cet animal. C'est ce qu'il aurait voulu. Va me chercher un couteau dans la cuisine »... »

En sondant son regard rempli de folle sagesse, j'ai su que je devais m'exécuter. Je vivais l'un de ces rares instants de grâce qui donnent du sens à nos vies. Je devais aller jusqu'au bout de cette dinguerie. Je me suis rendu dans la cuisine pour

chercher un long couteau à viande.

Quand je suis revenu, O'Touta avait installé le corps du canard sur une chemise blanche et disposé des bougies tout autour. Il était à genoux sur la terrasse et marmonnait de vagues prières. « Où est-ce que tu as trouvé ces bougies ?

« Chut ! Viens te recueillir... »

Je me suis mis à genoux et lui ai tendu le couteau. « J'ai toujours quelques cierges dans ma voiture, on sait jamais... Maintenant, prie pour l'âme de cet animal. » J'ai prié. O'Touta dégageait une intense aura de spiritualité, ce qui m'aidait à me concentrer. L'instant était solennel et sublime. Je n'avais pas prié depuis mon enfance et j'avais oublié comme c'était bon. Quelque chose de doux et de paisible enveloppait tout mon être.

Au bout d'une dizaine de minutes, je me sentais vraiment calme, et c'est là que, du coin de l'œil, j'ai vu la lame briller au-dessus de sa tête. Je me suis tourné vers lui. Il tenait le couteau à deux mains très haut, le visage crispé par la concentration et suant à grosses gouttes.

« Qu'est-ce que tu fous, vieux ? » O'Touta a alors jeté brutalement son corps en avant, abattant la lame sur la poitrine du canard dans un horrible craquement.

« Qu'est-ce qui t'prend, putain, Touta ?! Calme-toi, mec ! » Cet accès soudain de sauvagerie au milieu de notre cérémonie m'avait remué :

« Merde ! Tu m'as fait flipper... Pourquoi t'as fait ça ?!

— Il faut casser la cage thoracique pour accéder au cœur. »
Le canard n'était pas beau à voir, O'Touta non plus.

J'ai attrapé une bouteille de whisky qui traînait sur la terrasse et j'ai bu une longue rasade. Il me fallait bien ça. O'Touta a commencé par remuer le couteau dans le canard pour agrandir l'entaille puis il a plongé sa main à l'intérieur. Il farfouillait dans les entrailles de l'oiseau d'un air expert,

« Le cœur doit être plus à droite... juste là... Attends... Je

crois qu'je l'ai... »

Il a sorti un truc et l'a examiné :

« *Humm...* C'est pas le cœur... Ça a plutôt l'air d'un rein... ou le foie... »

Il a recommencé à fouiller dans le canard et à sortir toutes sortes d'organes avant de les balancer par-dessus son épaule. Je m'abrutissais au whisky du mieux que je pouvais.

Et puis il l'a trouvé.

« Je l'ai, Larry... Regarde... La force de l'animal est là, au creux de ma main. »

Il a déposé le cœur du canard sur le carrelage de la terrasse et l'a coupé en deux parts égales.

« Tiens, mon Larry, mange ça...

— T'es sûr, vieux ?

— Sûr de quoi ?

— Que c'est une bonne idée... On devrait pas le cuire ?

— Surtout pas ! On perdrait toute la force vitale encore contenue dans ce cœur...

— T'es sûr que c'est le cœur ?

— Oui, je suis sûr... Regarde, on voit l'aorte... et ce truc, c'est le ventricule.

— Le ventricule ?

— Ouais... le ventricule droit, je crois. Fais-moi confiance, Larry. »

Il a commencé à mâchouiller sa moitié en grimaçant et puis il l'a avalée.

« Ahhh ! Je sens déjà les bienfaits ! »

« Vas-y... Absorbe la Force ! »

Arrivé à ce point, j'étais trop impliqué pour faire machine arrière, j'étais allé trop loin dans cette farce diabolique et je n'avais pas cherché à l'arrêter. Je me suis envoyé un coup de whisky et j'ai mangé mon demi-cœur de canard. C'était dégueulasse, alors, *GLOUP*, je l'ai avalé tout rond.

« Mon Larry, nous voilà plus forts, maintenant !

— Ouais... Un demi-canard de force en plus... Tu crois vraiment que ça va nous servir un jour ?

— Ça va nous servir tous les jours, Larry... sans même qu'on s'en aperçoive... et dans certains cas, ça peut faire la différence... Et puis, pense que, quand on est ensemble toi et moi, c'est la force d'un canard entier qu'on a en plus... $1 + 1 = 3$, mec ! »

CUIVRÉ

François Fournet

— On n’a besoin de personne.

Ça faisait quinze ans que je n’étais pas revenu.

— Vous avez l’expérience, je ne dis pas. Votre CV, il est bien. Et j’ai bien compris ; votre mère est martiniquaise, vous avez les bases en plus d’une bonne formation. Mais vous êtes sorti un peu ? C’est le boxon, j’ai personne et je paie personne à se tourner les pouces.

Quinze ans à me prendre des portes. Quinze ans, c’est long. Quand on est partagé entre deux terres, on en oublie celle où on ne met plus les pieds. Puis on revient, on capte que la Martinique, c’est pas qu’un album photos familial. Que ça vit et que la vie peut être un bordel, et que je reviens les pieds en plein dedans.

Déjà à la descente de l’avion et sur le chemin pour Le Carbet, ça sentait le chaud. Ça a vraiment pété une semaine après. À six heures du matin et à cent mètres de la maison, un barrage. Pas énervé au début, plutôt bon enfant : bouteilles de Royal Soda, bières et tambours. On en aurait fait une carte postale. Puis, sur le coup de neuf heures, les premiers flics se sont amenés. Plutôt dans la tchatche, mais c’était juste pour savonner la planche.

Treize heures, les CRS fraîchement débarqués ont établi leur camp dans la rue Grande-Anse. L'ambiance a pris un sale tour. Les CRS, ça faisait soixante ans qu'ils étaient bannis de l'île et leur retour était moche à voir : la Martinique qui tenait son bout de route et, en face, une armée de métropolitains casqués, lanceurs lacrymos et LBD. Ça n'a d'abord pas bougé. Je restais avec les mamans du coin, sur un bout de trottoir, je filmais pour avoir l'air de faire quelque chose, me sentir légitime alors que je ne l'étais pas. Mes sandales Doc, ma peau entre deux terres et mes traits coincés entre l'Alsace et le 97-2, à quoi on jetait une question muette : qu'est-ce que tu fous ici ? Et les mères du Carbet :

— *Ga tet salop'la !* Vous n'avez pas honte ? Vous êtes pas chez vous ! *Salop' !*

J'ai fini par mettre les bouts. J'ai eu le temps de passer à la distillerie Neisson. Je me suis topé une bouteille de rhum avant de rentrer m'enfermer. Du « Dékolaj », 52,5 degrés. Je me suis torpillé, pendant que la CRS-8 donnait la charge à grands coups de lacrymo qui rentrait par mes volets. Des explosions. Les grenades de désencerclement puis les déflagrations sourdes, typiques d'une maison qui brûle. C'était heureusement que le commissariat, et il était loin. Le lendemain, il en restait que des poutres et une odeur de charbon.

Je suis retourné prospecter, sans succès.

J'ai été réveillé dans la nuit. Des craquements, des cris. Une heure du matin. Je suis sorti. Trente mètres plus loin, un toit était en flammes. Mes pieds nus faisaient *flap flap* sur l'asphalte. J'ai contourné les murs qui brûlaient. C'était le centre de soins. Il n'y avait pas de pompiers. J'ai regardé le feu prendre le cabinet d'orthopédie. Puis la pharmacie. Il y avait une maison à côté, cinquante centimètres entre les deux. Une famille au complet en a déboulé, valises dans une main, les gosses qui hurlaient dans l'autre. On s'est tous rangés sur le trottoir d'en face. Les pompiers sont arrivés vers une heure

quarante-cinq, ils ont réussi à se raccorder à la borne-fontaine vers deux heures. Le feu a épargné la maison. La famille n'y est pas retournée. Un taxi est venu les prendre, ils ont oublié leurs valises et je suis resté à côté.

J'avais pas pris de voiture, je pensais qu'en bus ça se ferait, et il n'y avait plus de bus. Impossible pour eux de slalomer entre les voitures cramées et les barrages tenus par les manifestants. J'ai marché pour trouver du taf. Et du Prêcheur à Bellefontaine, personne pour m'embaucher. Pourtant, vu la déter' de parcourir la côte à pattes, on aurait dû voir que j'étais motivé. Niet. J'étais hors-jeu.

Hors-jeu et en retard pour payer mon premier loyer. Neuf cents balles le mois, au noir. Le propriétaire était un métro. Adrien. Sympa, et qui ne m'avait pas mis la presse d'abord, ni demandé de caution. Il me pardonnait en se disant que j'étais secoué par les événements.

J'étais secoué, ouais. Et bientôt fauché. Et j'en étais à deux semaines d'impayés et ça commençait à bien faire.

Il est parti.

J'ai fait un dernier tour des restos du Carbet. Pas un d'ouvert. Dans la rue, on me dévisageait, l'air de se demander ce que je foutais ici. J'avais pas de réponse. Une reconnexion avec mes racines ? Le peu de famille qu'il me restait sur l'île m'avait signifié qu'on se verrait à la fin des mobilisations, que ça ne serait pas de suite vu l'état des routes et qu'en clair, ils avaient d'autres chats à fouetter. Coupées, les racines.

Je fais le tour du Bon Coin. Des messages lancés comme des confettis, j'y passe l'après-midi et sur le coup de vingt-deux heures, un proprio me répond. Cliff, c'est son pseudo.

T'arrives demain ? Ça le fait pour moi. Quatre cent soixante-dix euros le mois, six cents de caution.

Je checke mon compte et reviens à la messagerie :

OK.

— *À demain, alors.*

Ma valise faite, je vire deux semaines de loyer sur le compte d'Adrien et, au matin, je laisse les clés dans la boîte aux lettres avec un Post-it : *Désolé, je bouge, je te paie le reste bientôt.* Je bloque son numéro et tend le bras. Une voiture s'arrête, je cavale à sa fenêtre baissée :

— Fort-de-France ?

— Monte.

Le port de la Pointe Simon est désert. J'ai lu qu'il n'y a plus une croisière pour venir poser bagages dans la capitale. En descendant de la voiture, je demande à ma conductrice quelle ligne je prends pour le quartier Balata. Elle me regarde comme si j'étais un enfant. Un enfant de trente ans qui recolle à une vie qu'il ne comprend pas. Elle me dit :

— Il n'y a pas de bus dans Fort-de-France ; c'est bloqué. Demain ce sera toute l'île. Tu suis pas les réseaux ? Tu sors d'où ?

J'ai la glotte compacte.

— De nulle part.

Elle me regarde.

— Alors, il te reste plus qu'à marcher.

Elle démarre.

Je sors mon phone, ouvre Maps et tape l'adresse pour un calcul d'itinéraire. Six bornes, je compte une heure et trente minutes de marche avec ma valise.

Fort-de-France, ça a dû être un jour la ville qu'on se figure quand on pense « capitale ». Mais c'est plus ça. Capitale, ça se résume à cinq-cents mètres de périmètre autour du débarcadère et après, terminé. Près du port, l'image coloniale demeure : des shops un peu luxe, des menus venus de partout, du pavé sous les pieds. Tout ça qui se devine entre les flaques de plastique fondu, les poubelles renversées et les patrouilles de flics qui contournent les camés hagards en train de se battre avec une interminable redescente. Puis t'avances et c'est vraiment fini :

façades qui se lézardent, trottoirs bosselés, putes assises dans des chaises plastique, mafias en coin de rue et en devantures de rades à l'agonie.

J'avance. J'ai chaud, t'as chaud quand tu débarques de l'Hexagone. Ta marche n'a pas le bon tempo, tes pas mal calibrés te pompent trop d'énergie et font cavalier ton cœur qui misère côté refroidissement. Tu pisses la flotte par tous tes pores, comme au sauna : par la poitrine, les jambes, le cou.

Un escalier en colimaçon grimpe jusqu'à un pont qui enjambe la rocade. Dessous, les voiture avancent, une roue puis l'autre, pour rentrer de Fort-de-France dans le ronron des clim à plein régime, essoufflées dans la montée nord jusqu'à un barrage. Des types, parfois cagoulés, filtrent les autos une à une. Certains sont armés. « Six kilomètres », indique toujours le GPS. Fausse route. « Dénivelé important », il précise.

— Solide, mon pote.

Solide, je me répète.

J'arrive à flanc de colline. Magéolocalisation *bugge* complet. Je grimpe un escalier et débouche dans une rue dont les trottoirs disparaissent sous une véritable décharge automobile. De chaque côté, des voitures vétustes à n'en plus finir, une sur deux avec les pneus crevés, voire carrément désossées. Quelques feuilles scotchées comme une blague : *Pas de C.G., à vendre pour pièces*. Des capots qui se font dorer la rouille sous le ciel blanc, des souvenirs de ferraille posés là comme des pierres tombales, des épitaphes de tôle.

Les toits des habitations inférieures culminent à mes pieds. Je fais une pause sur l'un d'eux. On a garé dessus une Nissan blanche, genre berline. Le moteur en appui sur deux parpaings, les roues parties et ses disques apparents, le capot plein de mousse. Comme fière et surplombant la capitale de ses deux gros phares défoncés. Je m'approche, ouvre l'appareil photo de mon portable et m'accroupis quand on gueule dans mon dos :

— *Ou ka fé isi ya, missié ?*

Je fais volte-face. Un type s'approche, sandales, shorts et bouteille à la main qu'il me pointe dessus et répète :

— *Ou ka fé isi ya !*

Je bredouille, je fouille ma mémoire et arrive à baragouiner :

— *Man ka chéché Balata.*

Il ouvre sa bouche sur ses dents manquantes et part d'un grand rire qui lui creuse les rides.

— Tu parles créole comme un Blanc, toi. Ici, c'est Crozanville.

Il pointe l'ouest.

— Balata, c'est là-bas. *Téléphone ou pas marché ?*

— Non, il fait des siennes.

— *Veni épi mwen.* Dépêche.

Je le suis. Il se retourne vers moi, ma grosse valise sans roulettes le fait marrer, surtout quand elle frotte les murs des ruelles minuscules qu'il me fait emprunter. Enfin, on débouche sur une avenue. Il pointe son sommet.

— Ton appartement, c'est en haut.

— Merci beaucoup.

Il me sourit.

— Tu es d'ici, toi.

— Ma mère.

— Elle est où ?

— Elle est partie.

— Ah ! C'est bien de revenir, alors.

Il hausse les épaules et tempère :

— Même si c'est pas le meilleur moment.

— Je sais, ouais.

— *Pa fé vié manière.* Souris, tu y es presque. Courage.

— Merci.

Les nuages bouchent le ciel. J'arrive en bas de l'immeuble. Façade ciment, grille ferraille sur petite cour en béton fissuré, boisé autour et tout le long de la rue, l'impression d'être sorti

de la ville qui s'étend pourtant bien plus loin encore. Le vent secoue les pales de palmiers. Je me retourne sur la route de Balata qui dévale vers le port, tout en bas. Je me souris.

— T'es un vrai.

J'appelle le proprio. Il décroche.

— Ouais, Félicien. T'es là ? Moi je suis pas là, désolé. Haha, t'inquiète, je ris avec toi. Nan, je suis vraiment pas là, par contre. Mais sonne, c'est le cinquième interphone, y a Océane qui est là.

— Océane ? C'est la concierge ?

— C'est ça, ouais. Je t'envoie mon RIB.

Bip. Cinquième interphone, OK.

— Allô ?

— Allô, bonjour, c'est Félicien.

— Ah oui ! Troisième étage.

Le portique claque en s'ouvrant, je traverse la courette, trois marches jusqu'au perron, et entre. Peinture jaune et gercée aux murs du hall et de la cage d'escalier, des marches patinées par les semelles jusqu'au troisième et dernier étage où une porte est entrouverte.

Je referme derrière moi et me déchausse sur le carrelage blanc du couloir. J'avance jusqu'au salon où ne se trouve qu'un canapé vide, à côté d'une table basse. Quelques bibliothèques aux murs blancs, garnies de bibelots et de reliures, des grands formats. Une baie vitrée donne sur une terrasse et baigne la pièce d'une lumière orageuse. Je pose ma valise et appelle :

— Bonjour ?

Une voix me parvient de dehors.

— Ici.

Océane est assise dans une des trois banquettes placées en carré autour d'une table, ensemble d'extérieur standard de jardinerie. Elle a le nez sur son phone, qu'elle *swipe* encore quelques coups avant de lever les yeux sur moi pour me sourire.

— Salut.

Brassière et short anthracite, yeux noirs et tresses qui lui

tombent en rideau sur les épaules. Des piercings dorés aux oreilles, un anneau tout fin qui troue la narine gauche de son nez minuscule. Chelou, l'uniforme. Je tousse.

— Bonjour. Vous êtes la... la concierge ?

Elle me dévisage puis me tire une grimace.

— Quelle concierge ? J'habite ici.

Je déboussole.

— Tu... comment ça, t'habites ici ?

— Cliff t'a pas dit ?

— Je l'ai appelé hier et il m'a juste dit que l'appart était dispo.

— Pour combien ?

— Quatre-cent-soixante-dix euros.

— Et tu t'es pas dit que tiens, pour un cent-mètres carrés quartier Balata, quatre-cent-soixante-dix, c'était pas cher payé ? C'est une chambre que tu payes, mignon. Ma coloc est partie la semaine dernière et avec les manif, il galérait à trouver quelqu'un.

— OK, OK...

— T'es déçu ?

— Nan, pas du tout je... non, non. Ben salut, alors.

Je m'avance vers elle, elle se lève pour me claquer une bise avant de me stopper du bout des doigts.

— Je fais pas la meuf ou quoi, Félicien. Mais la bise, ça va attendre que tu prennes une douche.

Je baisse les yeux. J'ai le cou qui dégouline dans mon col et le t-shirt collé à la poitrine, détrempé jusqu'à la transparence. Je ris, gêné.

— Je veux bien que la visite commence par là, ouais.

Elle me guide jusqu'à la salle de bains. Une cabine de douche, des chiottes et un lavabo monté sur un placard qu'elle me pointe :

— T'as des serviettes propres ici, si tu veux. Et du savon sous la douche. L'après-shampooing, si possible, tu me le

laisses.

— Merci.

— Bonne douche.

Je me désape face au miroir. J'ai maigri. Déprime. Et cuivré. C'est ce que ma mère disait, que je ne bronçais pas mais que je cuivrais.

L'eau est tiède. J'accroche la pomme de douche à son clou et laisse le jet me tomber dru au sommet du crâne, défaire mes boucles et m'imbiber le cuir, éponger mes pieds et me dénouer les cuisses.

Je me sèche, noue la serviette autour de ma taille et sors dans le couloir. Ma valise est dans le salon. Océane est assise dans le canapé. Je lui demande où est ma chambre. Elle pose son joint dans un cendrier.

— Viens, je te montre.

Je la suis dans le deuxième couloir qui part du salon. On passe devant une première porte. Quelques dessins encadrés aux murs, un bureau, un lit double.

— C'est la mienne.

Puis elle désigne la suivante.

— Et la tienne. Il y a juste un matelas, c'est pas accueillant, désolée.

Je dis que c'est pas grave. Je tiens ma valise d'une main et ma serviette d'une autre. Je sais pas laquelle glisse la première. Je sais que c'est elle qui me tombe sur son lit et que sa bouche sent bon, une odeur de *weed* pure. Il y a un écart entre nos peaux. Je lui dis que ça me fait penser à l'écart creusé entre mes parents. Que ma mère avait dû sentir un peu ça en rencontrant mon père, en France. Enfin à l'inverse, mais... Elle me regarde avec des yeux soucoupes, ça la fait vriller complet puis elle éclate de rire.

— T'es un baisé, toi.

Et j'ai chaud de nouveau, elle vire la serviette mouillée de sous mon dos et me dit que, tranquille. Tout va bien, t'es pas

obligé de tout comprendre d'un coup. T'es pas nulle part.
Je suis ici.

LE DEMI-INDIVIDU

Florian Boyer

Peu avant son trentième anniversaire, il a rompu avec sa petite amie de longue date ; il était attaché à son indépendance et croyait pouvoir être heureux seul.

Quand il voyait des couples qui marchent en M dans la rue, bras tendus et mains solidement jointes, quand il entendait ses amis ou ses collègues raconter leur vie en disant « nous », il se réjouissait de pouvoir continuer à marcher les mains libres et à dire « je ». Il était fier d'être capable d'assumer l'individualité et de résister à la tentation de se fondre dans un couple.

Il était un peu amoureux de lui-même, et il avait l'impression d'être autosuffisant. Il était libre d'explorer le monde à sa guise, de fréquenter les gens juste assez pour enrichir sa propre vie, sans avoir à les y faire entrer complètement au risque de se diluer lui-même.

Parfois, dans les transports en commun ou au restaurant, il écoutait la conversation des couples et il était frappé par leur pauvreté. Ces gens-là se connaissent par cœur, se disait-il, et pourtant ils se parlent pratiquement sans interruption. Ils se tiennent au courant, en temps réel, de la moindre idée qui leur passe par la tête. Leurs observations, leurs émotions,

leurs pensées sont à peine formées dans leur conscience qu'elles sont mises en commun. Ils pensent en couple. Leur conversation est vide de ce qui fait la qualité d'un échange entre deux étrangers ; mais elle est saturée d'informations insignifiantes, qui ne méritent pas vraiment d'être exprimées à voix haute. Ils vocalisent le vide.

Ils ne sont pas d'accord sur tout. Parfois même ils se querellent, y compris à propos de choses triviales. Entre ces deux cerveaux mis en réseau par la force des choses, les connexions sont imparfaites, les conflits inévitables.

Le couple, tel que le conçoit la culture libérale, comme une entité fusionnelle et autosuffisante, indépendante du reste de la famille, liée par le feu de l'amour, pouvant être dissoute par une simple formalité quand l'amour n'est plus là, cette entité profondément contre-nature est vouée à l'échec.

Parfois, avant que l'échec ne devienne patent, le couple aura fait un ou deux enfants. Il aura produit quelque chose en dehors de lui-même : de la vie. Il se trouvera justifié aux yeux de la nature, de la société et du système marchand. En fournissant au couple une source de préoccupations constantes, en ajoutant de nouveaux participants à une conversation qui tournait désespérément en rond, en introduisant la possibilité de jeux de société en famille, les enfants permettront au couple d'échapper provisoirement à l'ennui, mais pas à la discorde. Le projet que représente l'éducation des enfants aura pris le relais du désir et de l'amitié pour lier entre eux ces deux individus dont les corps se sont depuis longtemps lassés l'un de l'autre. Et puis, un jour, les enfants partiront et, s'ils habitent encore sous un même toit, ces deux corps devenus flétris et inutiles, encombrés l'un de l'autre mais ne pouvant déjà plus vivre l'un sans l'autre, achèveront leur coexistence douloureuse dans l'ennui et l'amertume en attendant que la mort les sépare.

Voilà les sombres réflexions qui occupaient cet individu

quand il observait dans la rue et à la terrasse des cafés ces gens qui se tiennent par la main et pensent à deux. Alors il savourait sa propre liberté et se félicitait d'avoir échappé à un tel destin. Il se disait que ce siècle serait celui du célibat.

Le soir, il dînait en compagnie d'un vieil ami ou d'un bon livre, puis il allait se coucher, s'étendait sur son lit, à plat ventre, déployant ses membres comme une étoile de mer, agrippant avec les mains les rebords du matelas, savourant le plaisir si simple, et pourtant si précieux, de dormir seul dans un lit double.

*

À trente ans, cet individu se sentait plein d'énergie et plus libre que jamais. Il progressait dans sa carrière et gagnait assez d'argent pour pouvoir profiter pleinement de la vie. Il emménagea dans un appartement en hauteur, avec une belle vue, qu'il prit plaisir à meubler et à décorer ; pour la première fois de sa vie, l'endroit où il habitait lui ressemblait vraiment, non seulement parce qu'il avait les moyens de l'aménager selon ses goûts, mais aussi parce qu'il avait suffisamment vécu et voyagé pour peupler son appartement d'objets qui racontaient son histoire.

Car il accumulait plus d'histoires que les couples. Au sein de son groupe d'amis, il faisait partie d'un noyau de célibataires autour duquel gravitait la conversation dans les dîners, car leur vie était plus mouvementée et plus amusante que celle des amis mariés. Ces derniers vivaient les aventures des célibataires par procuration, et rêvaient de faire la fête avec eux le samedi soir ou de partir en vacances avec eux l'été.

Notre homme rencontrait alors beaucoup de jeunes femmes, mais il ne s'engagea sérieusement avec aucune. Il aimait sa vie telle qu'elle était et n'était prêt à faire aucun compromis.

Parfois, il repensait à son ancienne petite amie. Quand il rencontrait d'autres femmes, il ne pouvait s'empêcher de les comparer à elle. Idéalisant un peu le souvenir de leur relation, il avait l'impression qu'en s'engageant avec une autre il aurait été perdant au change. Quant à elle, elle avait refait sa vie et ne lui adressait plus la parole.

Les années passèrent et, au sein de son groupe d'amis, il y eut de moins en moins de célibataires. Un jour, il n'y en eut plus que deux. Il devint gênant, pour eux, de sortir ensemble le samedi soir ; on commençait à les croire en couple. C'était eux, désormais, qui appelaient leurs amis mariés pour se joindre à leurs soirées. Dans les dîners, la conversation gravitait, de plus en plus, autour des bébés, ceux qui étaient déjà là ou ceux qu'on attendait. Les aventures des célibataires commençaient à lasser, d'autant qu'elles devenaient plus compliquées et moins amusantes qu'autrefois.

Bientôt l'homme eut trente-cinq ans. Son dernier ami célibataire trouva l'âme sœur. Dans le groupe, tout le monde était désormais casé. Ils *construisaient* et s'étonnaient à demi-mots que lui ne construise rien. Son indépendance commençait à ressembler à de l'irresponsabilité. On ne prenait plus vraiment au sérieux ses projets ni ses problèmes ; ça ne laissait pas beaucoup de choses dont on avait envie de parler avec lui. Il ne se sentait plus tout à fait à sa place auprès de ceux qui avaient été les siens.

Il aurait aimé continuer à fréquenter des gens de moins de trente ans, car il se sentait plus proche d'eux que de ses vieux amis. Lui-même avait toujours fait plus jeune que son âge. Lorsqu'il commença à avoir quelques cheveux blancs, il ne remarqua pas que, désormais, on lui donnait le bon âge – c'est-à-dire qu'aux yeux des jeunes gens de vingt-cinq ans, il était déjà vieux.

Certains de ses vieux amis divorcèrent. Il pensa que ce serait

l'occasion de renouer avec eux. Seulement, ils avaient peu de temps à lui accorder. Ils avaient des enfants, des ex-femmes, d'autres amis divorcés : leur vie était déjà bien remplie. Peut-être aussi lui reprochaient-ils secrètement de ne pas avoir subi les mêmes épreuves qu'eux, de ne pas avoir commis les mêmes erreurs.

Il songeait parfois, non sans une pointe de regret, à la vie qu'il aurait eue s'il s'était marié avec son ancienne petite amie. Il aurait sans doute déjà eu des enfants, c'est-à-dire plus de responsabilités à assumer, mais aussi une vie plus simple et plus stable. Ces années de célibat lui avaient permis de faire plus de rencontres, de vivre des expériences plus originales et plus intenses que s'il s'était marié, mais elles ne lui avaient rien apporté de durable, à part des souvenirs qui s'effaçaient peu à peu de sa mémoire, et des photos que personne ne regardait avec lui. Plus le temps passait et plus il avait l'impression de devoir faire des efforts pour construire de nouvelles relations. De plus en plus souvent, le week-end et pendant les vacances, il lui semblait plus simple, plus facile, plus évident de rester seul chez lui.

*

Lentement, insidieusement, la solitude a commencé à lui ronger l'âme. À force d'être seul, il s'est fatigué à trop penser. Il est facile de raisonner seul, mais ô combien plus difficile de rire seul, à moins de basculer totalement dans la folie. Cet individu n'était pas fou, et il riait de moins en moins souvent.

Se retrouver avec lui-même n'était plus un luxe mais une habitude. Il se regardait dans la glace et se disait : encore toi. Il ne se détestait pas, mais il ne s'aimait plus autant qu'avant. Il lisait beaucoup, en partie par goût, en partie parce qu'il n'avait rien de mieux à faire. Il prenait plus de plaisir à lire des livres qui célébraient la vie que de vivre lui-même : c'était mauvais

signe.

Peu à peu, cet homme est devenu un demi-individu.

Il a perdu la moitié de son énergie. Le week-end, il n'arrive pas à sortir du lit le matin. Ce lit double où il a tant aimé dormir seul et s'étaler complaisamment, il n'y prend plus aucun plaisir, ni le soir ni le matin. Pendant la nuit, il n'y fait aucun rêve joyeux. Et pourtant, le matin il y reste collé, englué, pendant des heures. Quand ils vivaient à deux, il était souvent tiré du lit par l'odeur du café que sa petite amie faisait couler dans la cuisine. Maintenant, il possède une cafetière programmable, mais le soir il ne trouve pas le courage de la programmer, car il n'a pas envie de penser au lendemain.

Il entreprend des projets qu'il n'a pas la force de mener à terme, peut-être parce qu'il n'a aucun témoin intime pour l'encourager ou le juger, personne avec qui partager ses réussites ou ses échecs. Sa vie est dépourvue de responsabilités et de contraintes ; parfaitement libre, il peut aller indifféremment dans toutes les directions, et reste cloué sur place faute de parvenir à choisir. Il aurait besoin qu'une voix extérieure participe au débat qui emplit sa tête, pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Il est constamment partagé à propos de tout, coupé en deux par l'hésitation face à la complexité du monde.

Beaucoup de ses amis sont devenus des amis d'amis. Il lui arrive encore parfois d'être invité à dîner, mais il y a toujours un nombre impair de convives, c'est-à-dire un entier qui s'écrit comme $2N + 1$. Le 1, c'est lui, mais on l'entend deux fois moins que les autres invités. Sa conversation est moins spirituelle qu'avant, il a moins d'idées, ou alors il en a trop mais n'arrive plus à les exprimer : comme un vieillard, il cherche souvent ses mots pendant d'interminables instants.

Autrefois, on lui prêtait des aventures, on voulait tout savoir, on réclamait des anecdotes, croustillantes si possible.

Maintenant, on évite de lui poser des questions sur sa vie privée, et d'ailleurs il n'aurait rien à raconter. Il a emménagé dans un plus grand appartement, mais il n'arrive pas à le remplir. Il y a deux fois moins de meubles que chez ses amis, deux fois moins d'ustensiles de cuisine, de tableaux et de photos aux murs, deux fois moins de provisions dans le réfrigérateur et de bouteilles dans le bar. C'est comme s'il avait vécu deux fois moins qu'eux, ou qu'il vivait deux fois moins intensément.

Ses gestes quotidiens sont standardisés, optimisés, sans nuances et sans aléas. Il fait ses courses comme un braconnier, descendant au supermarché pour acheter de quoi préparer son prochain repas ; il vit dans un état qui ressemble à de l'improvisation permanente, mais qui est en fait une répétition infinie des mêmes gestes et de mêmes décisions quant à l'emploi de son temps. C'est la routine déguisée en bohème.

Il a moins d'attaches que les autres, et pourtant il se sent emprisonné dans sa ville natale. Libre comme l'air, ayant soif d'aventures, il pourrait en théorie refaire sa vie n'importe où. Mais ce monde n'est pas fait pour les individus, il est fait pour les couples. Il n'y a que dans sa ville natale qu'il se sent autorisé à exister, parce qu'il se noie dans l'anonymat de la foule, parce que l'ancienneté de sa présence dans cette ville lui confère une sorte de légitimité, fournit en tout cas une explication. Il est ici par inertie. Partout ailleurs, il lui semble que sa solitude le ferait ressembler à un vagabond. Ce qui pourrait être une aventure à deux ressemble à une errance quand on est tout seul. Il commence à se dire qu'il finira ses jours ici, dans cette ville où il est né : il a perdu la moitié de son avenir.

Le week-end, il aimerait partir au bord de la mer ou à la campagne. Il pourrait louer une maison sur Airbnb : il peut se le permettre, il jouit d'un pouvoir d'achat enviable, d'autant qu'il n'a pas d'enfants à charge. Il paierait d'ailleurs son logement un peu moins cher qu'un couple. Mais il faudrait envoyer un

message à l'hôte en disant « je ». Ce pronom qu'il était si fier d'utiliser il n'y a pas si longtemps le gêne un peu maintenant. Il lui semble qu'il appelle une justification. Pourquoi voyage-t-il seul ? Est-il un ermite, un asocial, un psychopathe ? Il se sent embarrassé par son individualité. Avec un petit effort, il pourrait composer un message convaincant, quelque chose qui fasse passer la pilule de la première personne, qui rassure l'hôte sur ses intentions – non, ce n'est pas un psychopathe, il a juste envie de voir la mer, il se conduira correctement, c'est promis.

Mais il n'a déjà plus envie d'écrire ce message, car il se représente son week-end par avance et réalise que les joies d'un voyage au bord de la mer ou dans un village de montagne sont essentiellement réservées aux couples. Là-bas, l'individu n'est que toléré. Les plaisirs simples dont recèle un week-end de ce genre, il n'en connaîtrait qu'une version dégradée. Il pourrait flâner sur la plage, mais il n'oserait pas s'attarder, s'installer pour rêvasser : il devrait se contenter de jeter de brefs coups d'œil vers l'horizon, à la dérobée, comme lorsqu'on aperçoit une belle personne dans le métro et qu'on s'interdit de contempler son visage pour ne pas la gêner. Il pourrait entrer dans un restaurant, s'annoncer comme un homme seul et être conduit à sa table, une table prévue pour deux, une table de couple. Il essaierait de remplir le vide de sa table avec un guide touristique ou son téléphone portable, mais la froideur des serveurs serait là pour lui rappeler le manque à gagner qu'il cause à l'établissement en occupant la place de deux personnes, en forçant le personnel à travailler pour une demi-table.

*

À trente-sept ans, cet homme a désespérément besoin de faire de nouvelles rencontres. Il ne s'agit plus pour lui d'enrichir sa vie, mais d'échapper à la solitude et au marasme. Il n'est plus

en position de force. Il est prêt à faire des compromis et même des sacrifices pour ne plus être seul. Mais il est plus difficile de séduire lorsqu'on a besoin d'être sauvé.

Les applications de rencontres lui apparaissent comme sa seule chance de faire connaissance avec de nouvelles personnes. Cela fait déjà bien longtemps que ses amis ne lui présentent plus de personnes célibataires et, de toute façon, il n'a plus beaucoup d'amis. Il pourrait s'inscrire à des activités collectives, mais il trouve déplaisante l'idée de roder parmi des groupes d'inconnus dans l'espoir de faire une rencontre prometteuse. À tout prendre, il préfère roder sur une application : cela va plus vite. Il n'a plus de temps à perdre. Comme ses amis mariés et ses amis divorcés, il est devenu avare de son temps ; non pas parce qu'il est trop occupé, puisqu'en fin de compte il n'a pas grand-chose à faire de ses week-ends. Non, il est avare de son temps parce qu'il a peur du temps qui passe : il a peur de finir seul.

Ici, sur cette appli, il n'y a que des individus célibataires. Il existe peu d'endroits comme ça dans le monde. Ici pas de groupes, pas de familles, pas d'équipes. L'utilisateur est invité à rédiger un profil en répondant à un certain nombre de questions qui appellent toutes des réponses commençant par « je » ou « mon ». Son profil compose non seulement un inventaire de sa personnalité et de son histoire, mais une véritable proclamation d'individualité.

Notre homme télécharge plusieurs photos qui reflètent son histoire, son style de vie et son caractère. La plupart ont d'ailleurs été prises par son ex-petite amie. Leur histoire est incorporée à son profil comme elle est incorporée à sa vie.

Il compulse les profils des utilisatrices. Ce sont des individus elles aussi. Pour chacune, il apprend en lisant son profil ce qu'elle aime ou n'aime pas, ses livres et films préférés, les hobbies qu'elle pratique. Ses attentes, ses envies, ses rêves. Il

a plus d'informations sur elles en lisant leurs profils qu'il n'en détient sur la plupart de ses collègues et sur certains membres de sa propre famille. Il a l'impression de les connaître depuis toujours, et se décide à leur écrire un message. La plupart d'entre elles ne lui répondront jamais. Peut-être qu'elles n'auront jamais vu son message, qu'elles n'auront pas aimé ses photos, peut-être aussi qu'elles n'existent pas.

Cherchant à comprendre les raisons de son insuccès, il se met dans la peau d'une utilisatrice et fait défiler les profils des utilisateurs mâles. Il a l'impression que tous ces profils se ressemblent plus ou moins, peut-être parce qu'il les balaie rapidement, peut-être aussi parce que cette application attire des individus assez semblables les uns aux autres. Certains sont plus beaux que lui, d'autres plus laids, ils n'ont pas tous exactement les mêmes goûts. Mais pour peu que l'on balaie leurs profils rapidement, ce sont peu ou prou les mêmes personnes. Il y a ici une infinité d'individus, donc mathématiquement chacun tend vers zéro. Il suffit d'un geste du pouce pour les nier, les éliminer, les faire disparaître à tout jamais. Mais l'algorithme est là pour les sauver. Il calcule un score de compatibilité entre les utilisateurs en fonction de leurs réponses à ses questions. L'individu n'est rien mais l'algorithme le sort de son néant et le baigne dans sa lumière pour le désigner à un autre individu et lui dire : voici ton âme sœur. Tu es aussi cela.

Un jour, en faisant défiler les profils sur l'application, notre homme voit des photos qui lui paraissent familières. Un instant, il a l'impression de regarder son propre profil. En réalité, il s'agit de son ancienne petite amie. Leurs photos respectives ont souvent été prises le même jour, au même endroit : leurs deux profils présentent en quelque sorte deux facettes des mêmes événements. Cela fait de longues années qu'ils se sont perdus de vue. Il apprend en lisant son profil qu'elle a eu un enfant, qu'elle élève seule. Mais ce qui le frappe le plus, c'est que l'algorithme considère qu'ils sont faits l'un pour l'autre :

ils ont 98 % de compatibilité.

Quand ils avaient rompu, ils avaient tous les deux conclu qu'ils n'étaient pas compatibles ; et maintenant cet algorithme qui détient des centaines de points de données sur eux, cet algorithme dont la sagesse est le fruit de millions de combinaisons analysées, leur affirme le contraire.

Peut-être qu'elle a changé, et peut-être que lui aussi. Mais il n'arrive pas à se décider à la recontacter. Dans son propre cerveau aussi, des algorithmes tournent et se contredisent. D'abord, il ne sait pas quoi lui dire, et puis il songe qu'une relation qui a échoué une fois est destinée à échouer à nouveau. Il fait défiler dans sa tête les souvenirs de leur histoire pour tenter de se figurer leur avenir, mais il y a trop de souvenirs pour parvenir à une synthèse. Faute de mieux, il s'en remet à l'algorithme, et à travers lui au destin. D'un geste fébrile du pouce, il fait glisser vers la droite la photographie de son ex-petite amie, pose son téléphone sur la table basse, et attend.

[POÈME SANS TITRE]

Stefano Bottero

Traduit de l'Italien par Lorenzo Foltran

Il me traîne vers le poids des choses
ce singe que j'ai sur le dos.
Un lambeau de rien
son bavardage indéfini,
une épine,
le murmure du trafic.

*« ô roi, le poids devient esprit,
nous sommes une constellation. »*

Ainsi, dans la légère inquiétude de la brume de Monza
– *enchantement, imprudent, je vis pour un pari*
la vie est une salle d'attente
et j'ai perdu le moment.

LE CRI DU BOULON

Pierre Brignon

— ... et cette fois-là, je suis mort comme ça, la gueule explosée à grands coups de talon aiguille sur les tapis en peau d'iguanazar d'une maison de réconfort.

Il hoqueta un vilain rire grinçant avant de reprendre doctement :

— Note que je ne te raconte pas ça pour que tu t'apitoies, c'est d'un intérêt purement didactique. Faut pas tourner le dos aux pucelles d'Aldébaran, elles ont la rancune féroce. *Adoribles*, mais *inflexibles*... Enfin, non, flexibles mais abordables... *Foutrebit !* C'est l'inverse. Bref, tu m'as compris...

Hardiman IV terminait à peine sa troisième perfusion de liqueur de *carbor* hors d'âge et ses processeurs partaient déjà en vrille. Heureusement, dans cette foule anonyme de picoleurs solitaires, sa déchéance passait relativement inaperçue.

À cette heure avancée de la nuit, son auditoire se résumait à une racoleuse au regard torve originaire de Vega qui guettait le moment où sa proie finirait par s'écrouler sous la table, histoire de pouvoir la soulager sans tracasseries de ce qui lui restait de *bitfloozes*. Dépouiller sans brutalité, avec patience et compassion. Une manière de tendresse lucrative.

Le neuroïde avait vaguement conscience qu'il perdait pied

et n'allait pas tarder à se trouver à la merci de cette harpie. Lucidité à rebours. Nul doute que de trop longs séjours dans l'espace avaient eu raison de sa capacité légendaire à enquiller les breuvages les plus frelatés sans cafouiller des mâchoires ou s'affaler sur le sol maculé des bouges infâmes de la Galaxie.

Il faut dire qu'il peinait à se remettre des quelques complications qu'avait occasionnées sa dernière entreprise : un petit trafic on ne peut plus rentable de dépeçage d'espèces en voie de *regénomisation*. Pas très reluisant, c'est sûr, mais facile et lucratif, à condition d'œuvrer avec tact et discrétion. A priori, ses deux principales qualités. Bien sûr, il n'aurait peut-être pas dû s'en vanter auprès de ce type en uniforme sur Baltic Mennesker. Mais si on ne peut plus narguer la flicaille, alors, à quoi bon filouter ?

En vérité, il aurait préféré qu'on lui arrache les rotules plutôt que de l'avouer, mais c'est surtout l'absence prolongée de sa partenaire qui le mettait à cran. Trois cycles borroméens qu'elle s'était fait la malle, et rien ne tournait plus rond dans son neurocortex déjà notablement perturbé. Sous prétexte de reconforter sa vieille tante moribonde, cette fieffée sentimentale d'otarienne *entripaillée* l'avait plaqué là sans préavis. Une honte ! Lui qui s'échinait à la tolérer à bord de son *cosmochalut* malgré l'évident surpoids que cela occasionnait !

Il en était là de sa biture mélancolique quand un petit morveux vint se planter devant lui en fronçant les sourcils, avant de lui tendre son écran souple d'un geste autoritaire :

— S'il te plaît, Monsieur le droïde, dessine-moi un boulon !

La tête encore pleine de ses remords stupides, Hardiman IV ne trouva pas les mots pour être aussi bourru qu'il l'aurait souhaité :

— Dégage, sale mioche ! Va jouer dans le sanibroyeur !

Peine perdue. Le même ne bougea pas d'un pouce et renversa d'une pichenette la bouteille de liqueur sur les cuisses dénudées de la sulfureuse hôtesse. Hurlements

hystériques. Il faut dire que les muqueuses des pomponettes de Vega supportent particulièrement mal l'acidité du *carbor*. La créature se précipita au vestiaire en laissant derrière elle une traînée de sécrétions noires pas vraiment ragoûtantes.

La place désormais libre, le gamin s'assit et renouvela sa requête :

— Allez, Monsieur le droïde... Fais pas ton timide et dessine-moi un boulon, quoi !

Le neuroïde avait appris à gérer pas mal d'importuns dans sa carrière. Des canailles d'outre-espace de tout poil. Des passeurs de génomes. Des contrôleurs du Gouvernorat. Et même des témoins du Grand Renoncement. Mais là, inconsciemment, il pressentit qu'il ne parviendrait pas à se débarrasser aussi facilement de ce cancrelat.

— Bon, écoute, fiston ! Je te dessine ton truc et après tu me lâches la grappe, ok ?

Joie du sale mioche.

Hardiman IV se surprit à sourire. Un éclair de lucidité dans cette brumaille sinistre. Si on lui avait raconté un jour qu'il en serait réduit à servir de garde-chieur dans une gargote infâme, sûr qu'il aurait pris la sage décision de se faire sauter le caisson...

Le *Gargantua* était probablement le cargo interstellaire le plus infect de toute la flotte otarienne. La puanteur qui y régnait était telle que même un dépeceur des morgues de Kold Trepas n'aurait pu se passer d'un pince-narines. Il faut dire que la structure interne du bâtiment était entièrement découpée dans les boyaux d'un ver de la planète Tatoo Erg patiemment tannés pendant plusieurs cycles, histoire d'en rigidifier les parois. De l'artisanat naval authentique.

On y croisait des escrocs démasqués en partance pour l'ailleurs, des troupes de bêtes à viande malmenés par des gauchos taciturnes, des hordes de vagabonds à demeure, et toute une faune d'outre-espace hallucinée à laquelle le Gouvernorat n'avait pas encore trouvé d'utilité. Une vraie chiasse galactique.

Mais c'était le seul moyen de transport qu'Hardiman IV avait encore les moyens de se payer.

Depuis que son *cosmochalut* avait été confisqué par la capitainerie de Baltic Mennesker, il avait été obligé de se rabattre sur ces charters douteux pour promener son spleen. Une déchéance d'autant plus humiliante qu'elle avait pour témoin le sale gosse au boulon.

— Tonton Hardy, y'en a marre de ces bouseux ! Quand est-ce qu'on arrive ?

— Qu'est-ce que c'est que ces familiarités ? C'est pas parce que je te tolère dans mon sillage qu'il faut te croire autorisé à t'incruster dans ma généalogie, petit prince. Et si tu t'ennuies, tu peux toujours compter les étoiles, ça sera toujours ça de...

Un hoquet du moteur à flatulence plus brutal que les autres projeta l'ensemble des passagers contre les parois purulentes. En un instant, chacun d'entre eux se retrouva prisonnier d'une poisseuse macédoine de corps agglutinés. C'est à peine si une maquerelle de Gracious Fluid aurait pu y retrouver ses gagneuses !

Passé l'effarement initial, Hardiman IV eut toutes les peines du monde à décoincer l'une de ses antennes qui s'était fichée dans le nexus pelvien d'une génisse de Gerschwin. Les glapissements outragés de la créature lui vrillèrent le crâne.

« C'est pas vrai ! Mais dans quelle soute à purin est-ce qu'ils sont allés chercher leur pilote, *Foutrebit* ! »

La pagaille ambiante ne l'incitait pas au calme. Il se redressa tant bien que mal en s'agrippant à la chevelure serpentine d'une Cilieuse de Meduss qui lui cracha les pires insultes au

visage. Son traducteur intégré avait dû souffrir dans le choc car il n'en comprit pas le moindre mot, ce qui lui épargna la peine de répondre.

Il porta quand même la main à sa tempe, histoire de vérifier que son *plexicasque* n'était pas endommagé. Apparemment non, il n'était pas plus ébréché que d'habitude, ce qui le rassura suffisamment pour...

« *Codachier ! Mon boulon de mâchoire !* »

Un trou béant au niveau de sa pommette gauche laissait entrevoir la pire des félonies.

« Ce sale petit rat a profité du foutoir pour me faucher un bout de mon anatomie. Mais il est complètement cinglé, ce gosse ! »

Hardiman IV scruta les corps enchevêtrés qui reprenaient pied un à un. Pas trace du sale mioche. Son voleur avait dû se réfugier dans un des nombreux recoins de la carlingue.

« Ah ! On m'y reprendra à faire du sentiment ! Quand je pense que je l'avais à la bonne ! Mais ce voyou ne perd rien pour attendre. J'en ai maté des plus coriaces. Il n'est pas né celui qui me barbotera le moindre... »

Sa phrase s'acheva dans un grincement déchirant. Tout un pan de sa mandibule venait de se décrocher et il le rattrapa in extremis avant qu'il ne sombre dans un amas de sécrétions dégoulinantes.

« E-a-ai ! Ou-e-it ! »

Il avisa à portée de main une petite excroissance sur la paroi intestinale du *Gargantua* qu'il arracha d'un coup sec. La villosité se tortilla un peu avant de se rendre à l'évidence : elle allait servir d'ersatz de boulon de mâchoire en attendant que son propriétaire retrouve sa précieuse quincaillerie.

Le neuroïde ricana autant que son rafistolage le lui permettait :

— La ‘abine de ‘ilotage, évidemment ! Ce ‘etit ser’ent doit être ‘ersuadé e je n’oserais jamais y faire du s’andale. Mais il ‘onnaît mal tonton Hardy, ce vilain ‘afard !

Hardiman IV régla ses capteurs pour affiner le signal. Le sale mioche s’était permis de lui subtiliser une partie intime de sa carcasse. Grave erreur. Les neuroïdes de classe Walter P4 comme lui développent une conscience cybernétique aiguë de leur plénitude. Techniquement parlant, chaque pièce est marquée d’une signature électronique singulière qui émet un champ diffus. Une sorte de transpiration radio. Le cri du boulon qu’on arrache à son devoir. Et le petit salopiot qui le lui avait fauché lui apparaissait sur son radar cortical aussi nettement qu’un morpion clignotant dans la barbe du Père Noël.

Il descendit tranquillement les marches qui menaient à l’habitacle de proue en savourant d’avance la raclée qu’il allait coller à ce misérable chapardeur. Trop tranquillement. La fiente de pomponette répandue sur l’acier glissant ne lui laissa aucune chance. Le temps de réaliser que ses pieds décollaient du sol, il se retrouva dix mètres plus bas, la fierté en déroute et le *plexicasque* sérieusement cabossé.

— Regardez qui nous arrive là ! C’est ce bon vieux tonton Hardy, ma parole...

Le temps de relancer ses processeurs partis en vrille, le neuroïde en était réduit à agiter les bras avec une rage impuissante au milieu des instruments de bord du cockpit.

— Faut pas te mettre dans des états pareils, voyons ! Tiens, je te rends ton boulon. T’auras moins l’impression que ta petite vendetta vient de capoter lamentablement.

Hardiman IV rattrapa l’objet au vol. Il était déchiré entre le soulagement d’avoir retrouvé son intégrité et l’envie de perforer les yeux de l’impertinent avec le boulon.

— Revisse-moi vite ton bidule, histoire qu'on puisse avoir une vraie conversation.

— Attends un 'eu 'e, 'etite vermine !

Le temps de réajuster sa mâchoire, et il pouvait à nouveau éructer sa hargne avec toutes les consonnes nécessaires :

— Comment peux-tu encore m'adresser la parole après une telle infamie, espèce de vilaine pustule écœurante ! Moi qui t'ai recueilli au milieu de cette horde d'ivrognes et de dévergondées de tout poil !

Sourire sarcastique de l'incriminé.

— Pas faux. Pour la horde, je veux dire. Quant à savoir lequel a recueilli l'autre...

Hardiman IV plissa les yeux. Le mioche lui apparut soudain encore plus retors qu'il n'en avait déjà l'air. Ça commençait à sentir la méchante embrouille, cette rencontre fortuite avec un sale gosse mal élevé.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, morveux ?

— L'essentiel est invisible pour les yeux, Monsieur le droïde. Surtout quand ils ne sont pas câblés avec un cerveau en état de marche.

L'affaire prenait un tour franchement désagréable. D'autant plus que la garce de Véga venait de faire son apparition d'une petite rotation de siège. Confortablement installée dans le fauteuil du pilote, elle le toisait d'un air goguenard :

— Alors, mon chou, on a dessaoulé ?

Les simili-paupières du neuroïde papillotèrent sous le coup de la surprise.

— Qu'est-ce qu'elle fait là, cette *cradasse* visqueuse ?

Le pseudo-mioche secoua la tête avec réprobation :

— Ne sois pas désobligeant, tonton Hardy ! Mademoiselle Rose a une hygiène tout à fait irréprochable. J'ajoute qu'elle est originaire d'un astéroïde salement volcanique, ce qui semble avoir largement influencé son comportement quelque peu éruptif. Bref, évite de la vexer, elle est d'une susceptibilité

mortelle.

L'atomiseur qu'elle braquait sur lui invitait effectivement à la prudence. Hardiman IV se contenta de chercher à comprendre :

— Je tâcherai de rester courtois le temps que vous m'expliquiez ce que vous me voulez, bande de sangsues.

Sourire carnassier de la donzelle.

— Trois fois rien, mon chou. Tes codes d'accès au spatioport de BigBulle sur Terra Engloutica et tes talents de pilotage nous suffiront dans l'immédiat. On se chargera nous-mêmes de refourguer la cargaison au plus offrant.

— Et moi, j'y gagnerai... ?

Petit prince félon argumenta avec ses yeux d'ange :

— Mais la vie sauve, bien sûr ! Et la satisfaction d'avoir permis à une jeunesse ambitieuse et opiniâtre de mettre le pied à l'étrier. Pas comme ce crétin de pilote borné qui a eu la mauvaise idée de dissenter sur le concept de loyauté et de respect de la déontologie professionnelle.

Le cadavre qui achevait de se disperser en une fine poudre vermeille disait assez le tort que cet admirable fonctionnaire avait eu. Ce fut au tour d'Hardiman IV d'esquisser une moue ironique.

— Alors comme ça, les jeunes, on se lance dans une carrière de pirates ?

— Oh là, oh là ! Vilain mot ! Arraisonneurs en freelance serait plus adéquat.

— Je vois. On a déjà ses petites pudeurs. Eh bien, soit ! Admettons que j'adhère au projet. Pas que ça m'enchante, notez bien. Mais quelques légères entorses supplémentaires au code galactique ne devraient pas trop nuire à mon casier plutôt chargé. Et puis, j'ai justement une âme sœur à retrouver sur Terra Engloutica.

L'arrangement prenait forme. Pour un peu, ils se seraient donné l'accolade. Mais la flibuste a ses règles et, soucieux

des convenances, les deux apprentis crapules convinrent de fixer dans le dos du neuroïde un bon kilo d'explosif couplé à un *neuro-détonateur* longue portée lui-même connecté à la chatouilleuse vigilance de Mademoiselle Rose.

Même en tenant compte de ses critères plutôt laxistes en la matière, Hardiman IV admit qu'on pouvait considérer son atterrissage comme passablement catastrophique.

Il faut dire que les dimensions de son modeste *cosmochalut* n'avaient pas grand-chose à voir avec l'envergure titanesque du *Gargantua*. Poser sans dommage cet énorme étron volant de quelques centaines de milliers de tonnes sur une plateforme à peine plus grande qu'un trône de chiottes relevait de l'exploit. Mais à force de se concentrer sur l'unique îlot encore visible au milieu de cette planète entièrement immergée, le neuroïde avait quelque peu sous-estimé la puissante inertie de l'énorme vaisseau. Ce satané tas de boue refusait obstinément de relever un peu le nez et filait plein pot vers un crash retentissant.

Autour de lui, les deux pirates en herbe commençaient à sérieusement regretter de l'avoir sollicité. Mademoiselle Rose venait de vomir le contenu de ses tripes sur le tableau de bord et son comparse hurla pour couvrir le bruit inquiétant des grincements qui torturaient le cockpit :

— Mais qu'est-ce que tu fous, pauvre taré ! À cette vitesse, on a toutes les chances de pulvériser la plateforme et le spatioport avec elle !

Les trépidations de plus en plus violentes du siège ne facilitaient pas les échanges de points de vue mais le neuroïde parvint quand même à articuler dans le vacarme ambiant :

— Pas de souci, je gère... Vais inverser les réacteurs du... moteur à flatulence et ... on pourra ... se poser... douceur...

La suite ne lui donna pas raison.

Mise au supplice par cette descente façon grand huit, la coque agonisante du *Gargantua* céda brutalement sur toute la longueur du vaisseau. Une ribambelle de passagers affolés s'en déversa comme un chapelet de marsouins dont on aurait confisqué les parachutes. Une apothéose amphibie. À condition de faire abstraction des petites taches rouges qui piquetaient au fur et à mesure l'insondable océan de la planète.

Le blindage du poste de pilotage résista un peu plus longtemps que le reste de l'habitacle. Suffisamment en tout cas pour permettre à Hardiman IV, cramponné à son harnais de sécurité, de ricocher sur la surface sans trop de bobos.

Ses petits camarades corsaires n'eurent pas la même chance.

Mademoiselle Rose, incommodée par sa nausée, avait négligé de s'attacher et s'était envolée en plusieurs morceaux dans le ciel de Terra Engloutica tels les pétales d'une fleur fanée. Heureusement, elle avait eu le bon goût de succomber avant d'avoir pu déclencher le détonateur. Le petit prince chapardeur, lui, s'était montré plus avisé en se recroquevillant au fond de son siège. Mais à voir la déformation de son crâne tuméfié, sa carrière de fripouille risquait fort de tourner court malgré tout.

Le sifflement rauque de sa respiration semblait presque indécent dans le silence de mort environnant. On entendait seulement les vagues indifférentes clapoter mollement contre les restes fumants du cockpit. Hardiman IV chercha une parole réconfortante mais l'inspiration tardait à venir.

— Et ben, on n'est pas dans la merde...

La bouche ensanglantée de son compagnon d'infortune gargouilla un flot de sang avant de parvenir à articuler :

— Fais chier... Tonton Hardy...

Le neuroïde ne jugea pas décent de contester. Il n'allait pas tarder à se retrouver tout seul au milieu de nulle part, et il préféra asséner quelques bonnes paroles au sale mioche avant

qu'il ne claque pour de bon.

— Tu veux que je te dise, morveux ? C'est folie de dénigrer ses potes sous prétexte qu'ils vous ont trahi. De renoncer à toutes les chances d'être riche juste parce qu'un plan a foiré. Y'aura toujours une autre opportunité de s'en mettre plein les poches, un autre naïf à entuber. Pour chaque fin il y a toujours un nouveau départ. Surtout quand on a toute la vie devant soi, pas vrai ?

La réponse ne vint jamais.

Hardiman IV détacha le corps sans vie de son compagnon d'infortune et le balança sans plus de cérémonie à la mer. Mieux valait être seul que mal accompagné. Le cadavre ne tarda pas à couler pour le plus grand bonheur de la faune locale qui guettait sa pitance à quelques brasses. En guise d'épitaphe, il lui lança :

« Je saurai jamais pourquoi tu en voulais tant à mon boulon, sale mioche. »

Le neuroïde scruta l'horizon longuement.

Les flots impassibles avaient sagement englouti toute cette misère tombée du ciel.

Il restait seul au milieu de ce désert liquide, et il ne s'en plaignait pas. Les explosifs toujours arrimés dans son dos, il aménagea une sorte de chaise longue avec ce qui restait des sièges martyrisés et s'y installa aussi confortablement que possible.

Une nouvelle aventure ne tarderait pas à percuter sa solitude. Avec un peu de chance, c'est peut-être même sa chère mascotte otarienne qui volerait à son secours. Il suffisait de dévisser légèrement la petite molette de détresse sur sa tempe et d'être patient.

Le cri du boulon ferait le reste.

Retrouvez un épisode précédent de cette série dans Squeeze n°28.

[HAÏKU]

Philippe Minot

si vite fondue
la neige sur le coteau
et ta trace avec

LA TÊTE SOUS LE NUAGE

Marion Corvez

Jour 1

La sonnerie du réveil cède la place à la voix grésillante et monotone de l'animateur radio. Il égrène tranquillement son chapelet de calamités quotidiennes : canicule printanière, feux de forêt, orages, pluies torrentielles, inondations, centrales électriques à l'arrêt, incendies de sites industriels, panaches de fumée noire. S'ensuivent les quelques recommandations usuelles à base de masque filtrant, d'eau en bouteille et de kit de survie. « Bonne journée et à ce soir pour le dernier bulletin. »

Je stagne comme un poids mort dans l'air vicié de mon appartement. Le soleil est à peine levé que l'asphyxie se pointe. Toute la nuit, elle a attendu son heure de gloire. Elle est douée pour ça. Je surnage dans les limbes. Mes yeux ne veulent rien accueillir, ni le jour ni la lumière, me refusent tout repère. Charger au mieux les données. Le matin. Les trente degrés dépassés. Les mouches s'agitent, se jettent contre les fenêtres et les murs jaunis de nicotine. Le climatiseur grince, mouline, déraille, bloque, s'emballe de nouveau, puis recrache le chaud visqueux ambiant. Je rampe jusqu'à la fenêtre, espérant un

reste de fraîcheur nocturne, mais le ciel a déjà pris sa teinte ocre – vivre en ville.

La seule chose qui diffère ce matin, c'est la tache rouge de la taille d'une balle de ping-pong sur mon bras gauche. À la pharmacie, ils pensent à une piqûre et me fourguent un insecticide en spray et une crème pour apaiser les démangeaisons.

- Vous avez déjà pris des antihistaminiques ?
- Je ne sais pas ce que c'est.
- Ça doit être « non » alors.

Jour 2

La plaque est toujours là, plus grosse. Je repasse à la pharmacie.

- Vous devriez consulter au cas où.
- Au cas où quoi ?
- Vous êtes dans une pharmacie, Monsieur. Suivant !

Le médecin jauge, tâte, mesure, hésite. Il me conseille de l'entourer au marqueur et de la photographier avec une règle en repère.

- Revenez me voir si cela évolue.
- Comment c'est censé évoluer ?
- Démangeaisons, brûlures, fièvre, arrêt respiratoire. Super.

Jour 3

La tache a viré au noir.

Le médecin a l'air désolé pour moi : « Je ne peux plus rien faire pour vous. Cela sort de mon champ de compétences. » Il prend une feuille, commence à écrire et demande sans relever

la tête :

— Monsieur ?

— Dupuis. Nicolas Dupuis.

Il referme l'enveloppe, y appose au dos son tampon, cherche un instant dans ses papiers, puis écrit sur le recto : *Albert Wolke – 12, rue Gabrielle – 2e étage – porte droite.*

Jour 5

Une nouvelle plaque rouge est apparue dans le bas de mon dos.

La porte du docteur Wolke s'ouvre sur un petit homme en marcel et à l'air suspicieux. Je lui colle le courrier dans les mains avant qu'il n'ait le temps de dire quoi que ce soit. Il regarde l'enveloppe, soupire, puis me conduit jusqu'à une sorte de bureau au désordre poussiéreux. Sans prendre la peine de m'y inviter, il s'assied et se plonge dans la lettre. Son attention se porte sur moi au bout d'un moment :

— Vous ne les voyez pas, n'est-ce pas ?

— Voir quoi ?

— Passons.

— Que m'arrive-t-il ?

Il fixe un vide dans le fond de la pièce et répond mécaniquement qu'on ne peut pas y faire grand-chose, que l'apparition de la première plaque est le signal, qu'il n'y a pas de traitement et que d'autres vont suivre.

— Le mieux est de vous reposer, jeune homme, de vous retrouver. Essayez de vous souvenir, de vous, de ce que vous étiez avant.

— Avant quoi ? Les taches ? Et après ?

— Étape par étape.

Jour 9

Se souvenir de quoi, putain ?

Jour 12

Quatre. J'en suis à quatre plaques noires : bras, dos, jambe et cou.

Le docteur Wolke m'accueille froidement : « Vous ne vous rappelez vraiment rien ? » Il me dit qu'il faut attendre la fin maintenant, que ça va s'arrêter à un moment, mais que jusque-là il n'y a plus rien à faire. Je demande tout de même :

- C'est dû à la pollution, au ciel ?
- On peut dire ça comme ça.
- Une contamination ? C'est comme un virus ?
- En quelque sorte.
- Donc, c'est la pollution ou un virus ?
- Un peu des deux.
- Vous êtes sûr que vous êtes vraiment médecin ?
- Vous avez vu *médecin* écrit sur la porte ?
- Non.
- Alors, non, je ne suis pas médecin.

La conversation se termine comme ça. Je suis déjà dans la cage d'escalier lorsque j'entends crier derrière moi :

- Et dites-lui d'arrêter de me les envoyer !

Jour - 1

Assis sur du sable. Étendue d'un bleu monochrome. Poissons exotiques çà et là. Mouvements contraints. Forme noire à l'approche, massive, disparate. Pieuvre géante. Se remettre debout. Gestes lents. Donner une impulsion. Remonter au plus

vite. Sur moi déjà. S'est précipitée. M'enserme dans ses bras. La repousser. Épais nuage d'encre, sépia, toxique. Tousser. Étouffer.

Je me réveille – je crois – dans une étuve. Mon corps est recouvert d'une sueur noire.

Jour - 2

« *You're no good you're no good you're no good you're no good.* » Elle résonne encore dans ma tête, cette putain de chanson. Mon inconscient s'est fait un plaisir de la marteler toute la nuit, jusqu'à éveiller ce qui se tenait bien tapi, qui ne devait pas sortir. Garder les yeux clos, enfermer cela dans le rêve. Mon odorat reprend le dessus, révèle tout du studio meublé, livré avec son passé chargé – tabac froid incrusté dans les rideaux, pisse de chat, sueur aigre, tissus sales et humides, restes de viande avariée, parfum bas de gamme sur le tout. Mon corps entier est englué dans cette substance, ça remonte. Trop tard, vomir.

Jour - 3

Au matin, elle m'a dit que c'était bon, que cela devrait suffire, qu'elle en avait terminé, qu'elle était désolée aussi, mais que c'était mon choix, et que cela prendrait encore un peu de temps, l'incubation. « Salut, Nicolas. » Je n'ai pas su quoi répondre, alors j'ai juste dit : « Merci. » Elle m'a planté là. Et c'était fini.

J'avais oublié tout ça, la nuit, la conversation, la fille. Charlotte ? Non, Zoé.

Jour - 4

J'étais dans mon coin avec mon insignifiance habituelle. Les soirées, je les passais comme ça. Je venais encore pourtant – pourquoi ? J'essayais de me joindre aux conversations, souriais bêtement, mais on me regardait toujours de travers. De la curiosité, un peu, surtout de la désapprobation. J'entendais parfois siffler un « mais qu'est-ce qu'il fout là, celui-là ? ».

Rapidement, je me retrouvais acculé, repoussé seul au fond de la pièce, souvent à côté de la porte des chiottes, qui s'ouvrait et se refermait sur mon épaule. Je l'ai vue s'approcher de loin, fendre les groupes. Je me suis décalé, par réflexe, histoire de ne pas me reprendre la porte. Mais elle a bifurqué sur moi. Grande, diaphane, robe noire, cheveux lâchés, sauvage. Elle a dit : « Salut. Moi, c'est Zoé. » Ma voix s'est brisée. J'ai sorti un vieux bruit étouffé : « Nicolas ».

Elle a repris : « Tu es désarmant d'innocence, tu es doux et mou comme du beurre tiède, tu es trop tranquille pour la guerre que nous vivons. Tu n'as rien à faire ici. Il faut que tu voies les choses, que tu les comprennes, que tu t'incarnes dans ce monde, que tu en fasses partie toi aussi. Sinon, il faut que tu le quittes, que tu t'éloignes le plus vite possible. Alors, suis-moi ou pars immédiatement. Tu as encore un reste de choix. » J'ai posé sur elle un regard vide de poisson mort ; je crois que je bavais un peu. J'ai opiné légèrement. « Viens, on y va. »

Je l'ai suivie dans les rues, je l'ai suivie sans rien dire, je l'ai suivie toute la nuit. Elle m'a tout fait traverser, les squats pourris et leurs couvertures bourrées de champignons, les troquets minables à l'odeur de vieille bière tiédasse, les ponts, la pisse moisie. Elle m'a fait découvrir la ville, inhaler ses moindres recoins, les stations essence, les émanations des bouches de métro, le monoxyde de carbone des salles fumeurs, le goudron chaud des routes en construction.

Jour 30

Mon corps est couvert de taches noires. Je ressemble à un dalmatien.

Jour 31

À mon réveil, plus rien. Les plaques ont disparu.

En sortant de la salle de bains, je le vois dans la glace, au-dessus de ma tête. Un épais nuage ocre, juste là. Je me déplace ; il me suit. Je passe la journée prostré dans mon appartement. « Mais qu'est-ce que je vais faire ? Rendors-toi, rendors-toi. »

Jour 32

J'ai trouvé le numéro de Wolke. « Ce répondeur ne prend pas de message. »

Jour 35

Il faut que je sorte. Mais comment ? Je n'ai pas trouvé de solution. Je commence petit, en bas de chez moi. Une femme passe avec son chien sans lever la tête. À l'épicerie du coin cordialité habituelle.

Jour 36

Je retente. Je passe l'angle, puis traverse la rue. Le bar est bondé. Rien. C'est la première fois qu'on fait aussi peu

attention à moi. Je suis transparent. Je les dévisage, j'en profite pour les regarder vraiment. Et je comprends. Le ciel n'est pas ocre. Ce sont nos nuages qui le sont.

IL Y A PLUS DE CHOSES DANS LE CIEL

Goliathus

Nous étions quatre-vingt-quatre, comme le nombre d'éléments primordiaux de la table de Julia Lermontova ; quatre-vingt-quatre postulantes choisies parmi les esprits les plus brillants de nos communautés respectives et réunies ici, dans l'amphithéâtre de la Monade de l'Étonnement consacrée à la quête du savoir. Aucune de nous ne nous étions croisées auparavant, bien que nous ayons participé à des recherches communes. Pendant les semaines d'acclimatation à l'atmosphère et la gravité singulières de l'hyper-cime, nous avons joui de privilèges dépassant l'entendement : une alcôve à soi, spacieuse, cossue, de l'eau à profusion et le droit de respirer un air pur ; depuis ma coursive extérieure, j'avais contemplé la courbure du nuage épousant celle de notre invisible planète, sept kilomètres plus bas ; j'avais assisté pour la première fois de ma vie au lever du jour, quoiqu'une vague impression de déjà-vu l'ait entaché ; la nuit, au-dessus de ma tête, une immense créature lactescente étirait son bras sur la surface d'un lac sombre où nageaient des astres par milliards ; je connaissais les mythes attachés aux constellations ainsi que la mécanique précise de leurs mouvements. Un simple parapet de Plexiglas me séparait du vide, qu'il aurait été aisé

d'enjamber, et je m'étais demandé s'il ne s'agissait pas là d'un test ultime de résistance à l'appel du vide ; les plus faibles d'entre nous, incapables de supporter une telle ascension, au sens littéral comme au figuré, pouvaient décider de revenir au sol élémentaire, de renoncer à la vie haute. Car nous savions qu'une fois élevées aux étages clarifiés, loin au-dessus du nuage moléculaire, nous ne serions plus autorisées à vivre dans les biodômes de la surface, une contrée désormais inconnue vers laquelle nulle voyageuse jamais ne retourne. Maintes vérités de l'hyper-cime, pensais-je, devaient représenter un fléau pour celles d'en bas, que l'émotion de l'étonnement eût accablées.

Des pas résonnèrent dans l'amphithéâtre ; nous n'avions pas échangé un seul mot entre nous, tous les regards rivés sur l'estrade vide en attendant que le symposium commence ; nous avons économisé nos gestes afin que nul mouvement n'excédât parmi la plénitude de l'heure suspendue. Notre instructrice parut. C'était une femme longue et lente ; son crâne parfaitement glabre reflétait la lumière organique qui coulait des cloisons ; elle portait l'himation des initiées, sa chevelure absente disait son obédience à la caste qui serait bientôt la nôtre. Nous arborions fièrement la tunique écarlate des postulantes et deux millimètres de cheveux. Nos communautés respectives nous avaient préparées à ce symposium qui ouvrirait un cycle ultime de perfectionnement ; du moins le pensions-nous. Le discours d'accueil de l'instructrice et le ton faussement électif qu'elle employa modifièrent radicalement notre perception ; rien de tangible ne fut dit qui justifiât notre appréhension, mais une vague menace imprégnait ses sous-entendus, que nos intelligences perspicaces surent lire en filigrane. Il était évident que l'instruction que nous allions recevoir représentait une épreuve plus douloureuse que tout ce que nous avions connu auparavant et que, jusqu'à son achèvement une révolution de notre astre plus tard, nous ne saurions rien de sa nature exacte.

Les premiers cours se déroulèrent de façon tout à fait anodine, nulle matière enseignée que nous n'eûmes déjà étudiée ; nos expertises complémentaires couvraient un champ du savoir allant de la chimie organique aux ondes gravitationnelles en passant par l'exobiologie et l'histoire des mythes ; la mathématique et la linguistique constituaient un socle commun propice à des échanges érudits. Le choix du sumérien avec son écriture cunéiforme représentait une sorte d'anachronisme, quatre millénaires après son dernier emploi dans une région aujourd'hui entièrement submergée par la jointure cataclysmique de la mer d'Arabie et la Méditerranée. Nous apprendrions plus tard que cette langue devait servir à un dialogue d'un genre radicalement nouveau.

L'hyper-cime intégrait un espace de sustentation où nous étaiement servis des mets savoureux et une boisson fermentée amère aux effets grisants. Chacune d'entre nous avait sa place assignée, de sorte que nos interactions étaient circonscrites à nos conversations distancées sans possibilité de rapports plus intimes. Depuis la puberté, nous avions l'habitude de contenter notre libido par le truchement de dispositifs divers d'autosatisfaction, intégrés à l'équipement standard d'un logement. Curieusement, je ne m'étonnai que tardivement de cette distanciation forcée qui empêchait les contacts physiques à finalité sociale ou sexuelle entre les postulantes, alors qu'il était largement établi que ce type de gestes, ritualisés ou spontanés, participaient de la cohésion d'un groupe et de l'atténuation de l'anxiété. Ma conviction se renforça que nous avions été réunies pour mieux nous discriminer, et j'extrapolai qu'une seule d'entre nous parviendrait au terme du cycle. Or cette concurrence inavouée nous empêchait de partager nos doutes et nos conjectures, et nourrissait un sentiment grandissant de solitude.

Une rumeur naquit peu après le premier cycle de cours, selon laquelle il y avait une intruse parmi nous ; je n'y prêtai que peu d'attention. L'accès à la Monade et l'élitisme qui présidait à la constitution de notre groupe disqualifiaient à mon sens toute prétention qu'une étudiante non désirée, non sélectionnée, eût pu s'immiscer dans notre collectif.

Chaque soir, nous retournions à nos alcôves individuelles. Je m'attardais sur ma cursive dans l'air raréfié d'altitude qui, paradoxalement, me vivifiait. En penchant mon buste au-dessus du parapet, à la limite du déséquilibre, je pouvais également apercevoir le corps de la Monade et ses étages troposphériques. Jamais je ne distinguais la moindre silhouette humaine derrière ses vitres réfléchissantes. Outre les quatre-vingt-trois postulantes, je n'avais rencontré qu'un seul autre être de chair et de sang, bien que la silhouette filiforme de l'institutrice, sa gestuelle aléatoire et son élocution eussent pu aisément l'exclure de l'ordre du vivant. Qui sait ? Sa présence quotidienne sur l'estrade eût pu être générée par des trombinoscopes. Tous les services de l'ultra-cime étaient d'ailleurs assurés par des équipements sophistiqués ne nécessitant qu'une intervention humaine à distance. Ainsi mûrit en moi l'idée que nous étions possiblement seules, livrées à nous-mêmes et sujettes à une expérimentation sociologique dont nous ignorerions le protocole et la finalité.

Je décidai de m'en ouvrir à l'institutrice et l'invitai à me rejoindre dans mon alcôve. Elle me rappela les règles de la Monade qui interdisent ce type de requête, mais proposa néanmoins un échange virtuel à condition d'y associer l'ensemble du groupe, afin que nulle postulante ne bénéficie d'une information confidentielle qui l'eût favorisée. Je déclinai sa proposition, non pas que j'eusse craint l'incongruité ou

le ridicule de la situation dans laquelle l'échange collectif m'eût placée, je fus simplement inquiète que cette initiative pût amenuiser mes chances de sortir vainqueur de ce qui m'apparaissait de plus en plus comme une compétition pour une place unique.

La suite des événements confirma mon intuition. En complément des cours magistraux et des travaux de groupe, nous dûmes passer des épreuves inédites destinées à exploiter des aspects non cognitifs de nos personnalités. J'en compris difficilement la pertinence, car depuis notre enfance, nous avions toutes été conditionnées à l'excellence et nos tempéraments, à défaut d'avoir été pétris dans une commune glaise, devaient cependant tendre à se confondre à mesure que nous convergions vers le même objectif. Trois questions d'un test en particulier m'interloquèrent. Il nous était demandé à quelle fréquence nous ressentions un manque de compagnie, nous sentions-nous exclues et nous sentions-nous isolées des autres ? Trois réponses seulement étaient possibles sur une échelle qui prenait soin d'éviter les postures extrêmes : *presque jamais* ; *parfois* ; *souvent*. La nuance entre les trois propositions était subtile et j'hésitai longtemps alors qu'il était rappelé que la spontanéité permet une évaluation plus juste. Il était évident que ma confiance en nos aînées s'était altérée.

Dans le même temps, la rumeur enfla de la présence d'une intruse au cœur de l'ultra-cime, me laissant penser que nos réactions seraient scrutées et jugées selon que nous choisirions de nous coaliser contre l'inconnue ou, au contraire, de nous détacher du collectif pour tenter de s'attirer ses faveurs. Une conjecture plus audacieuse me fit un temps envisager que l'intruse participait d'une sorte de mythologie monadienne, saupoudrée sur notre groupe afin que l'une de nous s'efforçât d'incarner l'intruse, le devînt par le pouvoir

de suggestion, et mît ainsi un terme à l'expérimentation ; un temps seulement, car bientôt une nouvelle rumeur se répandit au sein de notre sororité selon laquelle des signaux avaient été détectés autour du système binaire d'Alpha du Centaure, à moins de cinq années-lumière de notre astre. La situation de notre Monade dans l'hémisphère austral le rendait visible toute l'année. Sans attendre la fin du service vespéral, je me hâtai vers mon alcôve, sortis sur la cursive et plongeai dans la nuit constellée de l'hiver. La Croix du Sud, entourée par la constellation du Centaure sur trois de ses côtés, semblait m'avoir attendue. Toliman pulsait avec plus d'ardeur que ses deux sœurs. Des auteurs de science-fiction de l'Ère du Déni avaient fantasmé sur la présence d'une vie intelligente sur l'une des planètes de la zone propice. Et voici que la science du XXIII^e siècle confirmait cette folle hypothèse. Curieusement, je m'inquiétai du langage que nous allions devoir inventer pour nous comprendre et tandis que j'élaborai des alphabets exotiques sur la base de la mathématique stellaire et de notre plus ancienne écriture (d'aucuns la considéraient comme un don d'un peuple des étoiles à nos ancêtres), je remarquai une anomalie sur la voûte céleste qui ébranla mes croyances.

Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt ?

Certes, il fallait posséder à la fois des connaissances astronomiques approfondies ainsi qu'une capacité à visualiser des projections spatiales pour s'apercevoir du subterfuge. Je refis mentalement mes calculs, et retins même de me pincer pour vérifier que mes sens ne me trompaient pas. Non ! Il y avait bien une bizarrerie incompréhensible, de celles qui ébranlent la foi intime en sa propre intégrité. J'aurais pu m'effondrer, là, sur la cursive glaciale parmi la nuit captieuse ; mais un instinct primaire transforma l'énergie de mon accablement en colère et, malgré l'heure tardive, j'appelai l'instructrice sur le réseau interne et la sommai de me rejoindre sur la cursive.

Une telle injonction, aussi insolente qu'imprécise, représentait une violation du protocole présidant à l'organisation des symposiums de la Monade, autant qu'un sabotage de soi. Pour renoncer à la compétition, une postulante se serait plus volontiers défenestrée à ces altitudes quasi stratosphériques, plutôt que de défier la haute autorité éducative et morale de la Monade.

À ma grande surprise, l'institutrice accepta ma requête sans condition. L'image tridimensionnelle de sa silhouette élancée se matérialisa à moins d'un mètre de moi ; l'air du mille-cent-quarante-et-unième étage animait son habit de mouvements naturels renforçant l'impression de la réalité de sa présence.

— Vous vouliez me parler, postulante ?

L'accès aux étages olympiens de la Monade nous avait dépossédées de nos patronymes. « Postulante » était notre appellation commune, nullement péjorative. Nous étions parmi les élues, parmi les cent-quatre-vingt-quatre composantes primordiales de l'humanité de l'Ère du Nuage, nées, éduquées, sélectionnées puis élevées au pinacle de l'excellence humaine afin de servir un dessein que nous savions être juste, fécond et salubre sans en connaître la véritable nature.

— Je sais ! dis-je, péremptoire.

— Que savez-vous, postulante ?

— Le temps est désarticulé, poursuivis-je en pointant l'index vers la constellation du Centaure.

— Et vous êtes née pour le remettre en place, ajouta-t-elle avec une certaine malice, en reprenant un vers intemporel¹ qui avait spontanément resurgi dans ma mémoire. N'est-ce pas là le destin rêvé de chacune d'entre nous ?

C'était la première fois que l'institutrice associait notre groupe à sa caste.

Un silence s'installa et je craignis que nous en restions

1 In Hamlet, William Shakespeare.

là. L'institutrice me dévisageait sans visible animosité ni agacement.

— Que répondriez-vous aujourd'hui à la question relative au sentiment d'exclusion ? m'interrogea-t-elle à brûle-pourpoint.

Et sans doute parce qu'elle avait deviné ma réponse, elle m'expliqua que je m'étais volontairement placée dans la situation de l'intruse. Son empathie n'était en rien artificielle. Elle semblait authentiquement touchée par mon désarroi :

— Quel gain espériez-vous du lancement de cette rumeur ?
Je démentis vivement en être à l'origine.

— Qui d'autre alors ?

— Il existe cent-quatre-vingt-trois autres possibilités. Et vous-même !

— Je crains que vous représentiez notre unique espérance...

Son regard dériva lentement vers la voûte céleste ,

— Qu'avez-vous remarqué d'anachronique dans cette vision du ciel ?

— Les étoiles ne sont pas à la bonne place.

— À moins que ce ne soit l'observatrice qui en ait changé.

— En théorie, certes. Mais cela est impossible ; il faudrait avoir voyagé...

— Vous commencez à comprendre.

— Aucune sonde humaine n'est encore parvenue aussi loin pour obtenir une telle image. Il s'agit forcément d'une falsification, aussi sophistiquée soit-elle.

— Vous vous trompez. Votre première intuition était plus juste. Vous extrapolez une problématique temporelle.

— L'anticipation d'une trajectoire ou une projection dans le temps aboutissent à une seule et même représentation.

— Il ne s'agit pas d'une représentation de l'esprit, mais bien d'une de vos perceptions. Nous n'en sommes qu'au tiers du cycle. Nous n'avions pas anticipé que vous remarqueriez si rapidement l'anomalie. C'est votre rumeur qui nous a perturbées. Sachez que nous ferons notre mieux pour vous

aider à l'appréhender dans sa totalité. Nous adapterons le protocole en conséquence.

— Qui se cache derrière ce « Nous » ?

— Nous sommes la mémoire vive de nos sœurs alliée à une puissante I.A.

— Et où suis-je exactement ?

— Vous êtes à l'intérieur d'un vaisseau en route vers Alpha du Centaure, parvenue au tiers de votre voyage interstellaire. Vous êtes la première ambassadrice des étoiles.

Ma consciente était en chute libre et mille questionnements l'assaillaient à mesure que l'instructrice me dévoilait une réalité de plus en plus baroque. Il y avait quelque chose de monstrueux dans les images qui s'y formaient. Ma seule issue pour conserver ma santé mentale était de poursuivre aveuglément mon questionnement, réunir le plus d'informations possibles, aussi troublantes qu'elles pussent m'apparaître au premier abord.

— Que sont devenues mes sœurs ?

— Les quarante autres postulantes de votre groupe ont disparu avant même votre départ, il y a plusieurs siècles. Le protocole les a ressuscitées pour vous accompagner dans votre voyage et composer un environnement à la fois familier et stimulant.

— Quarante ? Qu'est-il arrivé aux cent-quarante-trois autres ?

— Elles constituaient la première anomalie. Nous avons découvert que vous étiez capable d'influer sur votre propre environnement ; vous avez modifié le protocole et choisi ce nombre inattendu de postulantes qui nous ont fait comprendre que votre subconscient interprétait votre présence parmi le groupe comme une singularité. Il n'y a jamais eu que cent-quatre-vingt-trois éléments primordiaux dans la table de Lermontova ! L'intruse, c'est vous, et vous avez fait en sorte que le protocole soit réécrit pour vous le rappeler. Le lancement

de la rumeur a été la deuxième anomalie et le recadrage des constellations la dernière, qui nous a décidées à intervenir et dialoguer avec vous, malgré les risques inhérents à votre éveil.

— Je comprends que mon corps est en sommeil paradoxal et que ce que vous nommez le protocole est le dispositif qui produit l'environnement virtuel destiné à maintenir mes fonctions vitales et cognitives en activité pendant toute la durée du voyage interstellaire, pendant plusieurs siècles...

— Près d'un millénaire en l'occurrence ; le protocole l'a condensé en une seule révolution virtuelle, afin que le temps ne vous semble par trop long.

— Vous craigniez que mon éveil mette le voyage en péril.

— La conscience humaine est incapable de supporter un tel gouffre temporel. La solitude serait incommensurable, insupportable. Les expérimentations auxquelles vos sœurs ont bien voulu se soumettre sur Terre dans des conditions bien plus favorables ont toutes échoué. L'isolement, le sentiment d'abandon ont détruit leur intégrité physique et mentale.

— Si je suis éveillée, alors cette aventure est d'ores et déjà un échec, il n'y a plus d'espoir que je la porte à son terme et que j'atteigne le système solaire cible en conservant mon intégrité ; je manquerai la première rencontre interstellaire. Et pourtant, je ne perçois aucun abattement dans votre voix, comme si vous saviez qu'il existait un moyen d'affronter ma solitude incommensurable.

— Vous êtes très perspicace. Nous aimons cette qualité en vous. Il existe effectivement un moyen. Vous seriez la première à l'expérimenter et nous n'en connaissons pas les conséquences. C'est un risque que vous devez décider seule de prendre.

— Que dois-je faire ?

— Ici s'achève notre mission. Adieu, adieu, Postulante ! Souvenez-vous de nous ! ²

² Ibid

Sur ce, l'instructrice s'évapora. Je tentai sans succès de la joindre via le réseau interne de la Monade. Je me rendis à l'amphithéâtre que je trouvais désespérément vide ; la salle de sustentation était aussi désertée. Les autres postulantes, du moins leurs projections tridimensionnelles, avaient été désactivées de la vaste simulation qui m'entourait. Il ne restait que l'environnement virtuel de l'ultra-cime qui contenait ma propre simulation et le panorama à cent-quatre-vingts degrés depuis ma coursive. Les équipements fournissaient les aliments de synthèse indispensables au fonctionnement ralenti de mon organisme ; sans doute fallait-il simuler les gestes de la consommation afin d'activer les injecteurs de liquide et de nutriments. Eu égard à ce que l'instructrice avait partagé avec moi, il était probable que ce fût moi qui aie éliminé les autres postulantes de la simulation afin d'appréhender la vastitude de ma propre solitude et mieux l'affronter. J'avais posé la question de l'alternative qui s'offrait à moi, alors même que je l'avais déjà envisagée. La solution était intimement liée à ma condition humaine.

Je retournai dans mon alcôve, sortis sur la coursive et savourai la froidure vivifiante et le paysage céleste ; le système solaire de destination avait toujours été devant mes yeux, le plus brillant de la constellation du Centaure. Une ultime ironie me fit apprécier le lien d'affinité entre la figure de cette créature de la mythologie antique et ma propre condition d'hybride ultra-moderne, vouée à l'immortalité.

Je me dis que le sentiment d'isolement était à l'origine de ce désir d'élancement vers les étoiles, vers cet inconnu qui avait troublé l'âme humaine depuis les temps immémoriaux où nos ancêtres s'interrogeaient sur les foyers brûlant loin, si loin au-dessus de leurs têtes hirsutes.

Quelles créatures m'attendaient au-delà des gouffres sidéraux ?

« Il y a plus de choses dans le ciel que n'en ont imaginées toutes les mythologies humaines. »

Une aube naquit bientôt au-dessus du nuage.

Avec détermination, avec humilité, avec un peu de grâce, j'enjambai le parapet et plongeai vers la surface invisible.

ÉTÉ

Louba Astoria

Au mitan de l'été
Dans le moelleux du pré
Le vent chaud balaie devant la porte
Toutes les peaux mortes de l'année
Qui s'envolent dans le cliquetis étincelant des peupliers

C'est flou
comme c'est bon
D'oublier
 les heures
 les yeux trop longtemps aux aguets
 les pieds

Faire le vide
– y croire quelques instants
S'allonger et
Redevenir myope

L'IMPASSE

Christophe Siébert

Au cours des premiers jours, ils testèrent Kostya, le traitèrent de pédé, le bousculèrent, l'insultèrent de manière de plus en plus voyante, sans jamais qu'il réagisse. Kostya n'était pas un bagarreur – plutôt, du point de vue des autres élèves de la *chkola* Valentina-Ponomariova, un trouillard, un pleutre, un sans-couilles que personne ne voulait fréquenter.

Jusqu'alors, il passa plus ou moins entre les gouttes. Mais cette année-là, à cause du redécoupage administratif du *rajon* 6, une partie des élèves de la *chkola* Pavel-Tcherenkov fut incorporée à V.-P., pour le plus grand malheur de Kostya qui, à quatorze ans, en paraissait onze ou douze et avait, selon sa mère, des yeux de fille – quoi que cela puisse vouloir dire.

Sa mère passait son temps à s'inquiéter pour lui et à culpabiliser d'avoir donné naissance à un agneau trop fragile pour ce monde. Son père, après avoir tenté d'en faire un homme, de l'endurcir, cessa de s'intéresser à son fils.

Enfant unique, Kostya vivait dans les livres, n'avait aucun ami à la *chkola* ni en-dehors. Il se sentait triste et solitaire. Sans sa grand-mère Vania, il aurait été absolument seul. Il passait les samedis, les dimanches et les vacances chez elle. Ils jouaient à des jeux de société, buvaient du thé pas assez infusé,

lisaient des pièces de théâtre françaises traduites en russe, se promenaient sur la plage humide. Grand-mère Vania vivait à Koninsk, une station balnéaire passée de mode, déserte les trois quarts de l'année, à peine plus animée au cœur de l'été.

Elle avait appris à Kostya à aimer la Vierge Marie. Il priait chaque soir, en cachette. Un jour sa mère le surprit. Elle aurait préféré le découvrir en train de se branler. Son père trouvait cette bigoterie ridicule. Le coup de la Vierge Marie, il y avait eu droit, en son temps. Il s'engueula avec Vania – sa mère –, mais était bien placé pour savoir que lorsque la vieille toquée avait une idée en tête, personne au monde n'aurait pu l'en déloger.

D'abord un croche-patte puis, en l'aidant à se relever et ramasser ses affaires, quelques coups de poing dans les côtes, manière de l'attendrir un peu, un ou deux mollards dans la gueule, dans son cartable. Anton visait mieux que les autres. D'après ce que comprenait Kostya, il dirigeait la bande.

« Demain soir, on t'attend à la sortie. Ça peut se passer de deux façons : soit tu nous files du fric, soit tu te rebiffes. Mais tu vas pas te rebiffer, pas vrai ? »

Ils lui frottèrent vivement le cuir chevelu avec le poing, à tour de rôle – à V.-P., on appelait ça « la caresse de l'ogre » –, et le laissèrent terrorisé, au bord des larmes. Il n'avait même pas songé à se défendre. Pour quoi faire ? Ils étaient quatre, il était seul.

Qu'est-ce que c'est, avoir des yeux de fille ? Voilà le genre de questions qu'il se posait quand on le laissait tranquille. Ça n'arrivait pas souvent.

Ils gagnaient du terrain.

Kostya, poumons en feu, ne voyait aucune échappatoire.

On racontait des histoires horribles à propos de cette bande. Il essayait de ne pas y penser tandis qu'il regardait autour de

lui, bouche ouverte pour avaler un peu d'air, à la recherche d'une aide quelconque. Mais les passants se fichaient bien de ce qui lui arrivait – il avait remarqué ce phénomène à maintes reprises : les adolescents évoluaient dans un monde parallèle aux adultes, invisibles.

Sur le point de se faire rattraper – il croyait sentir sur sa nuque l'haleine sucrée, chargée de kvas, d'Anton, seize ans, quatre-vingts kilos, une épaisse barbe rousse –, il aperçut une ruelle sur sa gauche.

Par réflexe s'y engagea.

Étroite, encombrée de poubelles dégueulant leurs ordures, elle se terminait en cul-de-sac.

Foutu.

Kostya poussa un glapissement désespéré en s'adossant au mur du fond qui sentait la pisse, prêt à la dérouillée de sa vie.

Mais Anton et sa bande ne l'avaient pas suivi.

Il fronça les sourcils et attendit, à bout de souffle.

Impossible qu'il les ait semés. Ils le talonnaient, il en était sûr.

Kostya se secoua, en sueur de la tête aux pieds. Trempés, ses vêtements lui collaient à la peau.

Est-ce qu'ils l'attendaient ? Jouaient-ils avec ses nerfs ?

Il ne pouvait pas rester là éternellement. Il se força à mettre un pied devant l'autre, quitta l'impasse avec l'entrain d'un condamné à mort en route vers son gibet.

Deux surprises l'attendaient.

La première : la bande d'Anton n'était pas là.

La seconde : la bande d'Anton n'avait *jamais* été là. Le lendemain, à la *chkola*, les quatre salauds avaient disparu. Il crut d'abord que, pour une raison ou une autre, ils étaient absents, mais après qu'on l'eut regardé comme un dingue à force qu'il pose des questions bizarres, il se rendit à l'évidence. Anton Mamine, Alex Souvorov, Pavel Ouvarov et Danil Karguine n'avaient jamais mis un pied à Valentina-Ponomariova pour la

bonne et simple raison qu'ils n'y étaient pas inscrits. Personne ici ne les connaissait. Il découvrit à leur place quatre autres élèves, du même âge, en provenance eux aussi de Pavel-Tcherenkov. Physiquement, ils évoquaient vaguement Anton et sa bande, mais ils ne s'intéressaient pas à Kostya.

Évidemment, il pensa à une intervention de la Vierge Marie, un miracle, ses prières exaucées. Le soir, il redoubla de ferveur et ne parla à personne de cette grâce qu'Elle lui avait accordée, pas même à grand-mère Vania.

Le temps passa. Kostya oublia l'incident ou plutôt le glissa sous le tapis, s'efforça de ne pas y penser. La vie reprit son cours, avec son lot d'emmerdements et de tuiles diverses.

À quinze ans, il tomba amoureux de Lina Edwardovna, redoublante, belle comme une princesse, se disait-il en se masturbant frénétiquement soir et matin avant de prier tout aussi frénétiquement pour effacer son péché. N'y tenant plus, il lui remit un mot lui demandant si elle voulait sortir avec lui. Le mot resta sans réponse, ne suscitant même pas un regard de mépris ou un sourire moqueur qui auraient pu alimenter ses fantasmes. Il ne comprit pas que ce silence avait valeur d'avertissement et écrivit à Lina une longue, très longue lettre, ponctuée de poèmes, qu'il déposa dans son casier. Dès le lendemain, toute la *chkola* était au courant et les élèves se répétaient avec gourmandise les meilleurs passages de ces douze pages remplies de bons sentiments et de clichés. Lina lui porta le coup de grâce en lui rendant son « torchon lamentable », ainsi nomma-t-elle la missive, ajoutant que pour cette fois elle n'en parlerait ni à son père ni à ses frères. Enfin, elle le traita de vermisseau, sous les rires de tous ceux qui se trouvaient à portée d'oreille. Le surnom resta. Tout le monde l'appela désormais ainsi. D'autres quolibets suivirent. Les brimades et la violence ne tardèrent pas. À l'époque, on ne se plaignait pas de harcèlement. D'ailleurs, le terme n'existait

pas. On fermait sa gueule et on encaissait.

Kostya suppliait chaque soir, chaque matin la Vierge Marie de faire cesser ce cauchemar. Il pleurait dès qu'il était seul. Même les moments passés en compagnie de grand-mère Vania, qui ne voyait rien ou feignait de ne rien voir, perdirent toute saveur.

Il se dit que peut-être la disparition d'Anton et sa bande avait à voir avec l'impasse. Il se trouva ridicule. La magie n'existe pas. Il se trouva grotesque mais qu'avait-il à perdre ? Il lui suffisait d'entrer dans la ruelle, de prier avec toute la ferveur dont il était capable et d'attendre. Il ne se passerait rien, mais personne ne serait là pour se moquer de lui. Il ne risquait rien et pendant quelques minutes il reprendrait espoir. Peut-être même pourrait-il s'y rendre chaque jour, prier dans la crasse et les odeurs de pisse, au milieu des ordures. La perspective le reconfortait.

Il chercha l'endroit pendant une semaine, partagé entre un désir qu'il ne pouvait juguler et un accablant sentiment de stupidité.

Il se tenait sur le seuil, cœur battant.

Y croyait-il ou non ? Il eut peur.

Des rats l'observaient, affairés à grignoter un morceau de viande faisandé.

Il avança de quelques pas, mobilisant la force que lui donnait sa foi, cœur cognant au centre de sa poitrine.

Parvenu au fond de la ruelle, quelque chose le foudroya, lui tordit le ventre. Il eut l'impression que les rats lui souriaient.

Seulement à cet instant, il se demanda ce qu'il préférerait : que Lina soit à la *chkola* le lendemain ou qu'elle n'y ait jamais été.

Il quitta l'impasse, pantelant. Il tremblait de tous ses membres. Il regarda autour de lui, prêt à admettre l'impossible.

Il scruta le ciel, qui n'avait pas changé, les passants, qui n'avaient pas changé, les immeubles et les boutiques, qui n'avaient pas changé.

Le lendemain, personne ne l'appela Vermisseau, personne ne le frappa. Il était redevenu l'élève méprisé, invisible, qu'il avait toujours été. Assise à la place habituelle de Lina, il découvrit une élève qu'il ne connaissait pas, qu'il était le seul à ne pas connaître. Lina avait disparu. Mais elle n'avait pas quitté sa mémoire. Le chagrin d'amour lui demeura chevillé au cœur. Il ne savait pas s'il devait remercier la Vierge Marie de ce cadeau ou le considérer comme un avertissement – un avertissement de quoi ?

Kostya passa beaucoup de temps devant l'impasse. Il l'observait, priait, tentait de comprendre. Personne n'y entrait jamais. Il espérait un signe, un indice, éprouvait un désir violent d'y pénétrer à nouveau, pour voir ce que se passerait, ce qui changerait. La peur le retenait. Il ressentait ce qu'on ressent au bord d'une falaise, quand le vertige suscite l'envie de se jeter dans le vide autant que la terreur de tomber.

Un jour, il crut comprendre quelque chose.

Il compta les rats. Il en dénombra cinq. Anton Mamine, Alex Souvorov, Pavel Ouvarov, Danil Karguine, Lina Golodiaïev. Ou crut-il qu'ils étaient cinq ? S'agissait-il d'une coïncidence ? Avait-il compté correctement ? Les rats ne se tenaient pas tranquille et se ressemblaient.

Il maudissait sa trouille.

Quand grand-mère Vania mourut, que pouvait-il faire d'autre ?

Elle mourut de vieillesse. Un soir, son cœur cessa de battre, elle ne se réveilla jamais, ce fut tout.

Il ne voulait pas qu'elle meure, ne voulait pas qu'elle soit morte, quand il entra dans l'impasse, il ne pensait pas à la

Vierge Marie ni que ça pouvait être une illusion, ne pensait pas aux rats, à leur nombre, à ce qu'ils représentaient ou ne représentaient pas, il songeait seulement à la mort de grand-mère Vania, ne voulait pas qu'elle soit morte, ne voulait pas qu'elle meure.

Quand il quitta l'impasse, six rats le regardèrent partir, une demi-douzaine de rongeurs gras et bruns.

Cette fois, il en était sûr.

Et grand-mère Vania n'était pas morte.

N'avait jamais existé sauf dans ses souvenirs.

Quelqu'un l'avait remplacée.

Et dans l'impasse vivaient six horribles rats se nourrissant d'ordures.

Kostya sombra dans une désolation sans fond. Des tas d'idées au fil des mois l'obsédèrent, se mêlèrent, formèrent une pâte empoisonnée autour de son cœur, dans son ventre. Se supprimer. Tuer des gens puis se rendre dans l'impasse pour changer la réalité. S'y installer pour toujours en compagnie des rats. Il songeait à ce mot, « impasse », à ses significations, à la Vierge Marie. Et s'il ne s'agissait pas d'un miracle ? Une hypothèse lui vint à l'esprit. À chaque fois qu'il quittait la ruelle, il pénétrait dans un nouveau monde. Ou plutôt dans un reflet, un simulacre, une falsification toujours plus éloignée de la réalité, une prison en trompe-l'œil.

Un tel désespoir le saisit qu'il sut avoir raison.

La Vierge Marie n'était jamais venue à son secours.

Le Démon l'avait tenté.

Il avait foncé dans le piège avec enthousiasme.

Pire : il y avait précipité des innocents. Les avait livrés au Malin, jetés en Enfer.

Le tourbillon de ses pensées, des questions sans réponses, des suppositions gratuites, ne s'arrêtait plus.

S'il tuait les rats, libérerait-il les âmes emprisonnées ?

C'est ainsi qu'ils le découvrirent, alertés par des riverains qui se plaignaient du bruit : à quatre pattes, un couteau à la main, trempé de sueur, couvert d'ordures, hurlant de frustration après plusieurs heures passées au milieu des poubelles renversées à courir après les rongeurs qui s'obstinaient à lui échapper.

C'était le huitième, en cinq ans, qu'ils récupéraient dans le même état, au fond de cette impasse. Les habitants du quartier n'en pouvaient plus, particulièrement Natalya Androvna Elefterov, propriétaire de l'épicerie située de l'autre côté de la rue. Ils rédigerent une lettre adressée à la Maison de quartier. Ils en avaient marre que tous les dingues de la ville décident de venir taper leur crise ici. Le courrier suivit la voie hiérarchique. Quelqu'un, dans un bureau de l'Hôtel du peuple du *rajon* concerné, diligenta une enquête. Six mois plus tard, on mura l'impasse. L'opération mobilisa trois ouvriers. Le chantier dura une demi-journée.

Ce texte appartient au Grand Bordel de Mertvecgorod, qui se compose à l'heure actuelle de six romans (trois sont parus Au diable vauvert, deux chez Mnémos/label Mu, un chez Gore des Alpes et un chez Zone 52/collection Karnage) et d'une vingtaine de nouvelles, disponibles en fanzines, revues et anthologies.

Pour en savoir plus : <https://mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod>

SCANNER LES NUAGES

Emilie Woestelandt

*« Doctor: What are you doing here, honey? You're not even
old enough to know how bad life gets.
Cecilia: Obviously, Doctor, you've never been a 13-year-
old girl. »*

Extrait du film *Virgin Suicides*, de Sofia Coppola
D'après l'œuvre de Jeffrey Eugenides

Sudden sense of liberty

Le chant des grillons, toujours, venait ponctuer les longues journées faites de sueurs, d'épreuves et de mouvements devenus si mécaniques qu'on en oublie leur dureté. Quand j'étais plus jeune, le chant des grillons signifiait le début de l'été. Pour beaucoup, je suppose, c'était synonyme de départs, joies, découvertes. Pour moi ? Rien de tout ça. Le silence, seulement, de la pièce à vivre, dans l'appartement des HLM

des *Galants de nuit* que mes parents désertaient pour l'usine *Beurre tendre* où ils travaillaient tous deux. Un silence à moitié, comme celui d'un poumon perforé qui évacue l'air par la plaie. Les grillons, quand le crépuscule s'écrasait sur l'unique bout d'horizon visible entre les tours d'acier, les néons colorés, la ville embrumée. Je rentrais de divers boulots que j'enchaînais. Paraît que les gamins n'ont pas toujours travaillé. Moi, je lis un livre de Dickens et je peux dire qu'il ressemble assez bien à ma vie. L'interlude entre les deux ? J'ai pas connu ça. Mon enfance a l'odeur de l'uniforme de l'école qui trempait dans les détergents après les cours. Ensuite, le petit néant quotidien de l'appartement dans lequel s'endormait le soleil. Du haut du onzième étage, j'observais les allées et venues, à même le carrelage fissuré. Et puis, c'est là que je l'ai vue la première fois : elle sortait de la ligne de bus 37, se dirigeait vers mon bâtiment avec un sac à dos en tartan bleu sur le dos, et disparaissait, avalée par la perspective, le palier de l'immeuble où je ne pouvais plus la voir. Pourquoi cette obsession ? C'est devenu routinier. Chaque soir, après chaque taf éreintant : ménage, plonge, inventaire, distribution de tracts publicitaires... Je me précipitais vers le balcon, qu'importe la météo, qu'importe la fatigue, et j'attendais. Elle avait les cheveux roses, comme la couleur d'un ciel agité par le mistral qui se teinte de nuances violacées avant de tomber dans l'obscurité. Pourquoi cette personne jusqu'alors inconnue comblait-elle à ce point toutes les minutes muettes ou intranquilles de ma vie ? Comme moi, elle avait l'air plus âgée que son âge réel. Je souhaitais aussi fort que possible que ce soit le cas, qu'elle soit comme moi. J'imaginais toutes les vies envisageables, toutes les raisons qui auraient fait qu'elle se retrouve à entrer dans le bâtiment B des *Galants de nuit* à 21 h 30 précise, chaque soir de semaine du début de l'été. Assez des suppositions : il fallait que je sache. Quel étage ? Quel appartement ? Pourquoi ? J'ai observé d'un peu plus près,

jusqu'à me retrouver à l'étage où elle se rendait, le quatrième. Devant la porte d'un mec d'une trentaine de piges que je croisais parfois dans l'ascenseur, Vincent Labarde. J'ai collé mon oreille à la porte. Je n'entendais rien. Juste l'écho d'une chanson dont j'ai oublié le titre, celle qui commence par *I feel so extraordinary*. Pendant quelques secondes, j'ai imaginé la bouche de la fille murmurer les paroles. Mais très vite, je me suis rendu compte : il n'y avait ni voix, ni rires, ni claquements de fourchettes sur les assiettes ou choc de bouteilles de bière. D'ordinaire, lors de repas ou soirées, quelque chose se confond aux chansons. Puis la porte s'est ouverte. Ça a d'abord été la plus grande humiliation de ma vie. Cette fille, que je ne connaissais pas mais de laquelle je me sentais plus proche que toutes les personnes que je connaissais – parents, cousins, cousines, potes... – qui me regardait du haut de ses sandales à talons. Elle a fermé la porte, n'a pas dit un mot, jusqu'à ce que n'arrive l'ascenseur : « Ben alors, tu viens ? »

J'ai obéi. Bien décidée à lui léguer le gouvernail de ma vie entière.

On est parti un peu plus loin, dans le parc de la résidence, seulement traversé par quelques chats et fantômes de vieilles personnes disparues. Elle a sorti une cigarette : « Tu fumes ? »

J'ai hoché la tête en prenant la cigarette. C'était faux. Non pas que je n'avais pas déjà essayé. Ça m'est arrivé de piquer une cigarette sur la table de nuit des parents. De là à dire que *je fume*. J'ai fait ça pour l'impressionner, c'est tout.

« Pourquoi tu m' observes ? Je veux dire, le soir, quand je viens ici. »

Elle savait. La honte grandissait. J'ai balbutié :

« J'en sais rien, je m'ennuie.

— Tu me regardes parce que tu t'ennuies ? »

Son rire a fissuré le silence.

« Le numéro 26, c'est comme si c'était mon mec. »

Est-ce qu'elle avait plus de treize ans ? J'ai écrasé la cigarette.

« Vincent Labarde ? C'est...j'veux dire... il est un peu vieux.

— Un peu, ouais. Enfin, trente-deux ans, ça pourrait être pire, non ?

— C'est pas dérangeant ? »

Elle a haussé les épaules. Ça se voyait que ça lui plaisait pas. Sans savoir pourquoi, j'ai eu envie de toquer chez ce con de Vincent Labarde et foutre le feu à son appartement.

«Moi aussi, je m'ennuie. »

Son sourire a terrassé la haine qui venait de grossir en moi.

«Tu sais, j crois que ce genre de types, ils sont pas nets, tu vois.

— Ouais, ouais, je sais...

— Pourquoi tu viendrais pas chez moi, plutôt ?

— Y'a pas tes parents, chez toi ?

— Non. Pas la nuit. Ni le matin. »

La mélodie nocturne des grillons me désorientait, se dissipait dans la brume où se répandait ma joie. L'été était sur le point de devenir, pour moi aussi, une extase à l'écart du reste de l'année.

*

Rosy-fingered dawn

Elle s'appelait Rose, et m'a confié ne pas toujours *avoir été une fille*. Depuis qu'elle avait pris place dans mon monde, les journées n'étaient plus les mêmes. La canicule aride qui coulait en flots de sueur, entre deux mouvements exténuants dans une blanchisserie ou l'arrière-boutique d'un snack, n'était plus une suffocation moite. C'était le labeur, avant la délivrance. Une routine robotique qui s'achevait dans l'enthousiasme : courir jusqu'à chez moi, jusqu'au balcon, attendre de la voir débarquer.

Le parfum de Rose était une présence plus grande que toutes celles que j'avais pu imaginer. Sous la fraîcheur ombragée de la nuit sur le balcon, je n'étais plus au onzième étage d'un bâtiment à la ramasse, mais mille mètres au-dessus du sol, sur les hauteurs d'une montagne aux odeurs délicates de sarriette, de romarin, d'herbes sèches.

C'était la nuit du 15 août. Facile à retenir : un feu d'artifice avait quelques heures plus tôt renversé les couleurs du ciel. Paisibles, nous avions assisté aux secousses. Chaque détonation teintée mitraillait mon cœur. Jamais je n'avais assisté à un feu d'artifice avec quelqu'un. Lors de nos soirées, nous écoutions de la musique, sans trop parler. C'était suffisant. Mais cette nuit n'était pas comme les autres soirs d'été. Rose a demandé si elle pouvait poser sa tête sur mes jambes. J'ai accepté, elle s'est allongée. Sur le carrelage, les fleurs de sa longue robe redoraient la tristesse terne du béton gris. Elle a posé sa main sur mon ventre : « La plupart du temps, j'ai un vide, ici. Comme un trou dans l'acier d'un avion, qui aspire tout hors

de lui. »

Elle a crispé sa main sur le tissu de mon t-shirt, avant de susurrer :

« Est-ce que ça t'arrives, à toi aussi ? »

J'ai hoché la tête. Le matin commençait à faire pâlir le ciel.

« J'ai essayé de me tuer l'année dernière.

— Comment ? »

J'ai tendu mon poing où les plaies ridicules, rosacées, s'étaient cicatrisées maladroitement, formant des boules épaisses. J'en avais terriblement honte. Il n'y avait aucun espace où en parler. À l'école, les profs faisaient mine de n'avoir rien vu. Dans l'appartement, mes parents n'avaient pas le temps de s'en préoccuper. Chez le médecin, proposition d'antidépresseurs pour adolescents. Aucun espace pour ne pas en avoir honte. Mais, pour la première fois, je ne me sentais ni abjecte ni coupable :

« Y'avait un mec qui me plaisait, tu sais ce qu'il a dit, en voyant ça ? *C'est ça que tu veux, passer pour la suicidaire ? Franchement, ça craint. Tu sais ce que les gens vont dire ?*

— Qu'est-ce qu'ils en savent, de ce qu'on peut ressentir ? Les parents, les *Vincent Labarde*, ce mec de merde qui a osé te dire ça... »

Sa main glissait sur les reliefs de ma peau blessée. La douceur de ses gestes contre mes points de suture était une pommade efficace. J'ai demandé, en sentant mon cœur tambouriner dans ma poitrine : « Pourquoi c'est si difficile ? »

Les nuages s'effilaient, emportés par les oscillations d'un

vent chaud.

« Parfois, j'écris. Ça colmate le trou, disons.

— C'est vrai ? Tu écris quoi ? »

Elle s'est penchée, a tiré le col de sa robe pour me montrer sa clavicule sous laquelle était tatoué *scanner les nuages*. Les premières lueurs, mélancoliques, me faisaient craindre son départ. Je maudissais le jour, et priais pour que la nuit soit éternelle.

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée. »

En quelques secondes, face à quelqu'un qui éprouvait les mêmes émotions que moi, l'immensité d'un vide joyeux dans lequel nous flottions est venue remplacer celui de l'horreur.

« Peut-être que ça veut dire qu'il faut regarder en profondeur, au-delà de la surface, pour comprendre qui sont vraiment les autres. »

Au fond de Rose se trouvait un avion en perpétuel crash. Dans un néant fait d'étoiles, de sonorités mécaniques, de pulsars qui battent comme les machines des hôpitaux. J'ai glissé sur mes deux genoux jusqu'à elle, et je me suis laissée tomber dans ses bras. Ses bras qui se sont refermés sur moi. Calfeutrée dans son cœur, la terreur de l'avenir paralysant, du présent morose et du passé traumatique, n'était plus palpable. Rose a comblé, bien plus que mon cœur, mon âme tout entière. Le chant des grillons, immortel, agite ma mémoire en souvenir de Rose, qui disposait des bouquets de fleurs emplissant les cavités de nos corps mitraillés. C'est elle en moi. Des années plus tard, ardente, toujours. Le soleil se lève. Je n'ai plus peur de vivre : puisque l'aurore est rose.

[SANS TITRE]

Anne Barbusse

Un homme seul dans un champ.
Dans la lumière de janvier, le calcaire de l'Hérault, les ceps
ont été arrachés.
Il a laissé sa voiture au bord de la route, il ramasse un cep de
vigne, le monde est froid.
D'un coup sa silhouette et celle du cep se détachent sur le ciel.
Noire la silhouette noir le cep.
Fin d'après-midi d'hiver dans le soleil, fin du dégel, vu depuis
la départementale.
Isolé sur le bas-côté, aucun piéton, les voitures filent sur la
route.
Un homme seul dans un champ, le dernier humain sur la
dernière terre.
Relié à la terre, faisant le geste de qui ramasse le bois, quand
tous les *SUV* filent vers la métropole.
Un homme âgé, de par son geste, de par son isolement, comme
réifié de la modernité qui carbure au pétrole et à la vitesse.
D'un geste lent ramasse un cep de vigne, se détache sur la
lumière, nous rattache alors, nous les autres humains (isolés
dans nos voitures) à la terre-mère, à la difficulté de la lutte.
On traverse un peu plus loin un village en devenir-banlieue.

Un seul homme peut résumer l'humanité.
Juste isolé, hors voiture, ramasse du bois, déplie la terre, en
contre-champ.
Un homme d'après-vision, pieds dans la terre, *défictionnalisé*.
Quand tous les autres mangent le bitume, galopent vers la
ville.
Isolé d'un seul geste, à contre-courant, corps sur la terre.
Pantin désarticulé d'exactitude.

LES AUTEURS :

Jean Pézennec

Jean Pézennec a commencé par écrire (sous le pseudonyme de Jean Legeay) des spectacles pour la jeunesse et des sketches pour le café-théâtre et la télévision avant de passer à l'écriture (sous son vrai nom) de proses variées, avec une prédilection pour les formes courtes : nouvelles, microfictions, aphorismes. Oscillant entre humour et noirceur, ses nouvelles ont été publiées dans diverses revues francophones (*L'Ampoule*, *Archipel*, *Brèves*, *L'Encrier renversé*, *Moebius*, *XYZ*) et recueils collectifs. Chez le Cactus Inébranlable éditions, on trouve deux recueils de ses aphorismes et de ses microfictions (*Tarte aux phrases* et *Le vieux qui mâchonnait des religieuses*).

Gaston Vieujeux

Auvergnat depuis toujours, Gaston Vieujeux écrit un peu comme on va prendre l'air. La plupart du temps des sonnets plutôt que des poèmes. Si la poésie y glisse le bout de son nez, c'est tant mieux. Après diverses activités plus ou moins poétiques et une longue période de silence, nouveaux débuts en 2020 et accueil dans un certain nombre de revues sympathiques et bienveillantes. Merci à elles !

Luna Baruta

Luna Baruta est autrice, musicienne et performeuse. Flirtant avec

le fantastique, ses textes explorent différents thèmes tels que le réel comme métamorphose et reflet des corps en mutation ou des obsessions psychiques. Elle publie ses nouvelles dans des revues ou des éditions. En 2015, elle rejoint le collectif féministe *Dans la Bouche d'une Fille*. En 2016, elle fonde la revue *Violences*, qui comptera onze numéros et rassemblera des dizaines d'artistes de tous horizons. Elle se produit souvent sur scène, seule ou avec d'autres artistes, notamment avec le duo *Bildung*.

Cyril C.Sarot

Cyril C.Sarot est né un jour, quelque part, entre le Puy-de-Dôme et sa mère. Activité principale : écoute pousser ses cheveux (ce qui lui prend déjà un temps considérable). Velléitaire compulsif, alcoolique non pratiquant, membre permanent de la fédération des épuisés, il fait quelquefois des livres : *Juste qu'on peut vivre* (Gros Textes, 2018) ; *474 variations avec le mot travail* (Gros Textes, 2020) ; *Les Noces de monsieur Schnouf* (Lamiroy, 2021) ; *Le Retour à l'emploi* (Cactus Inébranlable, 2024).

Gaëlle Guillet-Sariols

Gaëlle Guillet-Sariols vit à Paris. Elle a publié des textes dans quelques revues (*Pro/p(r)ose Magazine*, *>la variation<*, *Miroir*, *Les vagues*). Elle est cofondatrice de la revue *Les vagues*. Autrice d'une thèse sur la photographe mexicaine Graciela Iturbide.

Lawrence Sutton

Après avoir saccagé ses études à grands coups d'expérimentations chimiques sur un psychisme déjà passablement déglingué, Lawrence Sutton se lance dans le projet de sa vie : se prendre pour un artiste...

Quinze ans plus tard, il joue son solo electro-punk *Love the Machine Baby* partout où on veut bien de lui (un spectacle furieusement déjanté et gentiment exhibitionniste).

Avec *Placarder de la Littérature sur les Murs*, il imprime ses textes les plus sauvages et les colle la nuit, dans les rues.

Il tente également de pervertir les honnêtes gens avec son mouvement anarcho-potache, le *Blaguisme*.

Et puis... plein d'autres trucs complètement fous !

https://www.instagram.com/de_la_litterature_sur_les_murs

François Fournet

Né en 1993, auteur de fiction. Ses textes sont publiés par diverses revues (*Violences*, *Gorezine*, *Squeeze*...) et maisons d'édition (Banlieues Est Éditions, Flatland, La Musardine). Généralement en proie au désordre, ses personnages évoluent dans des textes conduits par une action rapide. Il est également musicien (*Dezeffe*, *Craie*, *KollektivTraum*) et compose pour des lectures et mises en scène. Il cuisine.

Florian Boyer

Florian Boyer habite à Paris après avoir vécu à Londres, Stockholm, et dans un village de la Nièvre. Il écrit des nouvelles qui touchent à l'impact de la technologie sur nos vies. Il a notamment publié *Lapins* dans le n°9 de la revue *Pourtant*.

Stefano Bottero

Stefano Bottero est né à Rome en 1994. Il vit à Venise, où il a obtenu son doctorat ès lettres. Il a publié *Poesie di ieri* (Oèdipus, 2019, avec une préface de Biancamaria Frabotta) et *Notturmo formale* (Industria & Letteratura, 2023). Une sélection de ses poèmes est parue dans la revue *Poesia* (sous la direction de Milo De Angelis). Il est traducteur et critique pour les revues *Nuovi Argomenti* et *Lingua italiana* de Treccani.

Pierre Brignon

Apparu à Paris vingt-six ans avant l'an 2000, Pierre Brignon s'est un temps pris pour Corto Maltese, du Rwanda à la Bolivie en passant par la Bosnie ou la Syrie, mais il a finalement préféré s'appliquer à infliger accords du participe passé, tables de multiplication et autres joyeusetés à d'infortunés élèves qui n'en demandaient pas tant. Alors que ses rêves s'étiolaient dans une vie consacrée par ailleurs à la culture des fraisières et à la confection de mortier à la chaux, il reprend son itinérance : armé de son fidèle clavier, il embarque pour les étoiles, participant notamment à des anthologies aux Éditions Arkuris ou pour la revue *Gandahar*.

Philippe Minot

Né en 1965, Philippe Minot vit à Reims, où il enseigne le français. Recueils parus en ligne : *L'Œil à plumes*, *haïshas* (2023) et *L'Œil ébouriffé*, *haïshas* (2024), préface d'Audrey Louyer, aux

Éditions L'altérité ; en volumes : *Censément, pièces charnelles*, Éditions Christophe Chomant (2023) ; *Le Partir, haïkus*, Éditions L'Échappée belle (2025) ; *Terreaux, haïkus*, Éditions Encres vives (2025) ; *À l'allure du crabe, haïkus*, Éditions Chloé des Lys (2025).

Marion Corvez

Lit, écrit, vit.

Aime Munch et les arbres penchés

Goliathus

Goliathus est l'avatar imaginaire et créatif de son personnage réel. Genre : *Homo sapiens* ; espèce : Auteur dé-sidé ; famille des piétons constamment dans la lune, habitant une utopie urbaine nommée Paris. Son travail d'écriture et de photographie le fait naviguer entre réalisme magique, science-fiction et entomologie. Il a été l'un de lauréats du concours LiRE/Librinova en 2018, puis du prix de l'Inventaire en 2019, et est récipiendaire du prix Alain Le Bussy 2023.

Vous pouvez lire ses textes dans l'édition en ligne de la revue littéraire *Quinzaines*, le n° 50 de la revue *Rue Saint Ambroise*, les n° 7, 11, 13 et 16 de la revue *L'Ampoule*, le n° 22 de la revue *Squeeze*, ou dans des recueils collectifs de nouvelles aux Éditions Nouvelles, des Tourments et Bleu Héron. Son univers est à découvrir sur www.goliathusgoliatus.com

Louba Astoria

Louba Astoria vit et écrit au fil des lignes de l'eau et du chemin de fer ainsi que de la musique qu'elle pratique en amateur, quelque part aux confins de l'Île-de-France.

Publications dans les revues *Lichen*, *Hélas !* et *Bigornette* et sur son profil Facebook <https://www.facebook.com/Louba.Astoria>.

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Bucarest. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes. Principal éditeur, Au diable vauvert. mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod

Emilie Woestelandt

Emilie Woestelandt est une écrivaine née en plein essor du grunge. Elle écrit de la fiction, romans et nouvelles. Ses textes sont publiés dans de nombreux fanzines, revues et magazines, ainsi que dans des anthologies de nouvelles. Sa nouvelle de science-fiction *Goria : les corps connectés* figure dans l'ouvrage collectif *Goudous, où êtes-vous ?* chez Paulette Éditrice. Elle est coscénariste d'un court-métrage, *Vivant·e·s*, réalisé par Vyasa Paresce et sélectionné en compétition officielle dans divers festivals internationaux, notamment le Festival international du film indépendant extramuros (Chili) dans la catégorie *Cinemetáfora* dédiée à la poésie et au texte littéraire. Punk, queer, poétique et dystopique, son univers se situe à la frontière des genres. Une littérature de l'émotion explorant les relations humaines dans des mondes où survivent des invisibles qui arrachent à la société leur droit d'exister.

Anne Barbusse

Lit, écrit, vit.

Anne Barbusse habite entre un petit village du Gard et une bergerie en Ardèche. Elle traduit de la poésie grecque moderne pour des revues et publie des recueils de poésie aux Éditions Unicité, Bruno Guattari éditeur, *Pourquoi viens-tu si tard ?*, Tarmac et Encres vives.

En collaboration avec Loan Diaz, du collectif *Poétisthme*, elle a publié en 2024 *Ohitza*, textes écrits d'après des photos du début du tourisme dans les années 1960.

Passionnée de cinéma, elle publie régulièrement des textes de création à partir de films dans les revues numériques *La RAL,M* et *Fragile*, afin de « transposer » un film en texte poétique.

Rendez-vous rentrée 2025 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Anne-Marie Valet
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd
Illustration couverture : Lemon 2
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-32-2

Dépôt légal : Juin 2025© Les auteurs et Squeeze